



RECITS D'UNE JEUNESSE DANS L'INJECTION DE DROGUES

Rapport de recherche

Décembre 2011

DUNE a.s.b.l. – Dépannage d'Urgence de Nuit et Echanges
Service actif en matière de toxicomanie agréé par la Commission communautaire française
Siège social : 47, rue des Foulons – 1000 Bruxelles



La recherche « Récits d'une jeunesse dans l'injection de drogues » a été réalisée avec le soutien du Fonds fédéral de lutte contre les assuétudes, SPF Santé publique, Sécurité de la Chaîne Alimentaire et de l'Environnement

Par :

Gabrielle VANDEPOORTAELE

Sous la direction de :

Anne-Françoise RAEDERMAEKER

Frédérique BARTHOLEYNS

À 15 ans du matin, j'ai pris par un drôle de chemin,
des épines plein les bras, je me suis troué la peau mille fois.

À 18 ans du matin, j'étais dans un sale pétrin,
jouant du poing, de la chignole, de la cambriole, du vol de
bagnoles.

Ça fait du temps, maintenant, inexorablement passe le temps qui
tue les enfants.

À 18 ans du soir, j'ai perdu la mémoire.

À 20 ans du matin, j'ai vraiment connu l'amour,
qui devait rimer avec toujours, il a rimé avec hier.

À 23 ans du matin, tout seul comme tout un chacun,
les yeux grands ouverts de ne rien voir, j'ai peint des tableaux
tout noirs.

Ça fait du temps, maintenant, inexorablement passe le temps qui
tue les enfants.

À 23 ans du soir, j'ai perdu la mémoire.

À 24 ans du matin, la mort m'a serré la main et en me tapant un
coup dans le dos elle m'a dit salut et à bientôt (...)

« A 15 ans du matin » par Mano Solo

Mes remerciements tout particuliers

Aux huit jeunes qui ont participé et fait de cette recherche un témoignage unique et enrichissant pour tous.

A Anne-Françoise Raedemaeker, ancienne directrice de l'asbl DUNE et Ihsane Nadi, sa coordinatrice, pour m'avoir confié cette recherche et soutenue.

A Nadia Hamiani, responsable du secrétariat de l'asbl DUNE et ses travailleurs sociaux, Anouk Massaux, Mohamed Barfi, Mustapha Es Safi, Isabelle Deschyver, Yves Van Engeland, Rafaël Moreno, mes collègues sans lesquels je n'aurais pu travailler, rencontrer et vivre une part des réalités d'existence de ces jeunes.

A Jerry Werenne, directeur clinique du Projet Lama à Bruxelles, administrateur du Réseau Hépatite C de Bruxelles, pour la diffusion d'un appel auprès de l'ensemble du réseau bruxellois pour le recrutement de jeunes injecteurs dans le cadre de cette recherche.

Aux directions et travailleurs sociaux des associations suivantes : la MASS, Le Réseau Hépatite C, Enaden.

A ma famille, mes ami(e)s sans lesquels je ne serais pas parvenue au bout de cette recherche.

Sommaire

I. Introduction	6
II. Quelques éléments relatifs à la méthodologie	7
III. Présentation des participants.....	9
IV. Toucher à...	14
A. Les symptômes d'un mal-être	14
B. Pas de flingue sur la tempe	17
C. « Etre dehors », une sensation de bien-être	18
D. Première prise d'héroïne et/ou de cocaïne : le goût du hardcore	19
E. Des allers et retours entre la rue et les institutions normatives	22
V. Etre dedans...	24
A. Dans la came	24
1. Livré à soi-même	25
2. Vivre en groupe	28
B. Etre un jeune injecteur de came.....	30
1. Les raisons et les circonstances de la méthode d'injection	32
2. La stigmatisation du toxicomane.....	38
VI. Rompre avec la consommation d'héroïne	44
A. La méthadone	44
B. Le sevrage sec.....	48
C. Dans la cocaïne	51
VII. Conclusion.....	59
VIII. Bibliographie.....	61

I. Introduction

Cette étude qualitative vise à mieux connaître le public des jeunes injecteurs à partir de huit récits de vie. Financée par le Fonds fédéral de lutte contre les assuétudes, elle s'inscrit dans le processus de réflexion mené par l'asbl DUNE quant à l'implantation d'automates d'échange de seringues ou « bornes » dans la Région Bruxelles-Capitale. L'utilité de ces bornes pour le public des jeunes injecteurs constitue l'un des arguments objectifs pour soutenir l'implantation de ce nouveau dispositif de réduction des risques inexistant en Belgique. En effet, comparativement au plus de 25 ans, les jeunes injecteurs fréquentent peu des espaces comme les comptoirs d'échanges de seringues.

Cette recherche socio-anthropologique tend à investiguer la question de départ suivante : *Qu'est-ce qu'être un jeune injecteurs à Bruxelles ?* Elle a pour objectif de mettre en avant ce qui fait sens pour des jeunes qui pratiquent l'injection et est centrée sur la dynamique globale d'une jeunesse dans la consommation de drogues dans laquelle ces individus se sont plongés depuis quelques années.

Les récits de vie des jeunes rencontrés montrent que l'injection ne fait sens que si le contexte est relaté et défini à partir d'un espace-temps variable, d'une activité, d'une sensation et d'un événement. Ces jeunes se définissent différemment selon les moments de leur existence dans la consommation de drogues. D'où qu'ils viennent, quoi qu'ils fassent, ils partagent ensemble non seulement une jeunesse mais aussi une pratique, celle de l'injection de drogues. Bien qu'ils soient éloignés pour des raisons intimes et propres aux liens que les individus peuvent tisser, nous avons tout de même observé des similitudes dans leur parcours et leurs projections de sens au sujet de leurs usages de certaines drogues.

Ces jeunes sont certes des usagers de drogues mais ils ne sont pas que cela, ils ont une parole, une réflexion, une critique sur leur vécu et leur place en tant qu'individu à part entière dans une société occidentale dont la culture urbaine de Bruxelles fait entièrement partie. Sans prétendre produire de données généralisables sur cette problématique, au vu du nombre de participants et du temps d'observation, cette recherche a permis de produire des données qui ont une valeur anthropologique dans un espace-temps défini.

II. Quelques éléments relatifs à la méthodologie

C'est l'appareil méthodologique et théorique de l'anthropologie sociale qui a été choisi pour réaliser cette recherche, en portant attention aux discours et à toutes manifestations du corps (silences, mimes, expressions du visage, bruitages) révélés par les personnes rencontrées au sujet de leur dépendance. Il s'agit donc d'une démarche qualitative et micro-sociale. Qualitative, car cette recherche est centrée sur les récits de vie de huit jeunes injecteurs comprenant les aspects symboliques et biographiques en symbiose avec leur dépendance aux drogues en injection. Quant au terrain, il est micro-social car il s'attache à l'analyse du discours et des activités des infrastructures de soins au départ de l'asbl DUNE.

Antérieurement aux entretiens et durant toute la recherche, une bibliographie a été constituée sur le sujet. De plus, durant deux mois, nous avons réalisé des observations participantes pendant les permanences du CLIP (Comptoir Local d'Information et de Prévention). Le but était de nous familiariser avec l'ambiance et le discours des usagers de drogues, quel que soit leur âge, afin de constituer des questions pertinentes pour le premier guide d'entretien, celui-ci servant de support pour les rencontres avec le public ciblé par la recherche. Pour les entretiens, un processus dialogique a été privilégié. L'utilisation de ce processus signifie que les jeunes injecteurs de drogues sont considérés comme des informateurs. Les entretiens, qui se sont déroulés entre le mois de mai 2011 et la mi-juillet 2011, étaient certes semi-directifs mais ils laissaient place à des zones d'incertitudes permettant d'échanger sur d'autres sujets que ceux abordés dans le guide d'entretien.

Les jeunes injecteurs ont été approchés par le biais des travailleurs sociaux de DUNE : nous les rencontrions au comptoir lors de l'un de leurs passages ou nous reprenions rendez-vous par téléphone. La première rencontre servait à créer un contact durant lequel nous expliquions le but de la recherche et sa méthode. A la suite de cette présentation, nous programmions un rendez-vous pour un premier entretien enregistré, en laissant le choix du lieu de la rencontre aux jeunes et en précisant qu'ils devaient consacrer au moins deux heures de dialogue. Les jeunes ont choisi de conserver le CLIP comme espace d'échange, aucun n'a souhaité nous voir chez lui ou ailleurs. A l'origine, tous les interviewés devaient être rencontrés trois fois mais, pour des raisons qui leur sont propres, deux parmi les huit jeunes n'ont pas suivi ce processus : un seul entretien a pu être mené avec ces deux jeunes ; l'un parce qu'il

travaillait tout le temps et n'aimait pas trop parler de son passage à l'injection, l'autre parce qu'il était dans une phase de grande détresse financière et de défonce permanente.

Une pratique courante dans le secteur de la toxicomanie consiste à rémunérer les participants aux enquêtes, ce que nous n'avions jamais pratiqué. Bien que cette modalité, imposée par l'ancienne directrice de DUNE, nous ait fait émettre des doutes quant à la sincérité des participants, il s'est avéré que les jeunes rencontrés ont tout de même joué le jeu, à tel point que six d'entre eux tenaient à continuer les entretiens même sans aucune rémunération. Cette attitude nous a permis de faire deux constats : d'une part, ces jeunes ont besoin de parler et seulement de parler sans qu'aucune directive ne soit mise en place par la suite comme cela peut se faire lorsque l'on va dans un service social ; d'autre part, ils se sont sentis investis dans la recherche. Ce dernier point atteste que le but premier de l'anthropologie a été accompli et respecté : l'anthropologie est une méthode de recherche qui permet à ceux à qui on ne donne pas la parole de la prendre.

Enfin, dans l'écriture, c'est le terme « jeunes injecteurs » qui est utilisé car, à aucun moment, les jeunes ne sont eux-mêmes désignés comme « toxicomanes » ou par un autre terme.

III. Présentation des participants

Les récits de vie analysés dans cette étude sont ceux de huit jeunes injecteurs d'héroïne ou de cocaïne entre 20 et 25 ans, de toutes les nationalités confondues. Ils ont été recrutés par les travailleurs sociaux de l'a.s.b.l. DUNE durant leurs permanences au CLIP.

Ces jeunes¹ ont tous comme points communs de consommer de la drogue en injection ou d'avoir été des consommateurs injecteurs, de vivre dans la précarité sociale et économique à Bruxelles, de fréquenter les gens de la rue que cela soit parce qu'ils y vivent, parce qu'ils ont rencontré d'autres consommateurs vivant dans la rue ou parce qu'ils ont besoin de se procurer les produits consommés.

Frankie :

C'est une jeune femme de 20 ans, héroïnomane en fumette et en injection. Elle vit à Bruxelles dans un appartement avec trois garçons dont son petit ami, tous consommateurs d'héroïne. Frankie a quitté ses parents naturels et arrêté sa scolarité à 18 ans pour vivre avec son petit ami de l'époque dans un appartement où elle a commencé à consommer de l'héroïne en fumette. D'après Frankie, c'est son anxiété, ses angoisses et ses difficultés avec sa sœur aînée qui l'ont conduite à vivre de plus en plus dans la rue en consommant du cannabis, du speed et enfin de l'héroïne. Frankie vit grâce à ses économies, elle est dans une consommation de la défonce depuis 1 an et 6 mois et elle commence à ne plus supporter l'inactivité qui suit ses prises d'héroïne. Elle veut pouvoir agir pour son avenir, c'est pourquoi elle tente de mesurer le dosage de ses prises depuis un mois en les combinant avec de la méthadone. Frankie n'est pas prête à arrêter l'héroïne car elle ne veut pas quitter son petit copain, son groupe d'amis consommateurs et l'ambiance créée par le milieu de la consommation. Elle s'y sent bien, même si elle ressent sa consommation comme un poids physique et psychologique.

¹ Tous les prénoms utilisés dans le présent rapport de recherche sont des prénoms fictifs afin de garantir l'anonymat des jeunes interviewés.

Fred :

Fred est un jeune homme de 20 ans, héroïnomane injecteur et alcoolique. Il vit seul à Bruxelles dans ce qu'il nomme « *son petit kot* ». Après des allers et retours, depuis l'âge de 12 ans, entre la rue et sa famille, la rue et des institutions psychiatriques, et enfin la rue et des habitations protégées, il a décidé de ne plus retourner à la rue car il l'appréhende comme un espace violent dont il a eu la chance de réchapper. A 13 ans, il a été renvoyé de son école pour avoir fumé du cannabis et n'est plus jamais parvenu à y retourner. Il vit des allocations du CPAS et de la manche qu'il consacre principalement à sa consommation. Fred explique sa consommation par le fait que ses parents ne l'ont jamais compris et s'y sont toujours mal pris avec lui, surtout en l'internant en psychiatrie pour ses troubles dépressifs. Fred a vécu à l'âge de 16 ans un premier sevrage à l'héroïne à la suite duquel il est parti en Afrique dans le cadre d'un programme destiné à réhabiliter les jeunes anciens toxicomanes. Une fois rentré en Belgique, il a à nouveau ressenti un mal-être et a décidé de prendre de l'héroïne tous les jours. Une manière de se faire du mal et du bien. Depuis quelques mois, il a rencontré une jeune femme dont il est tombé amoureux. A la suite de cette rencontre, Fred explique qu'il veut vivre mais qu'il ne parvient pas à décrocher. Il prend de la méthadone en injection afin de limiter son besoin d'héroïne.

Youri :

Youri est un jeune homme de 20 ans, héroïnomane injecteur et alcoolique. Il alterne une vie entre squat et rue à Bruxelles. Il est mal en point. Il prétend diminuer sa consommation avec un ami pour arrêter mais, à chaque rencontre, il est défoncé et alcoolisé. Il n'a aucun autre revenu que celui de sa manche journalière. Il emprunte tellement pour sa consommation qu'il ne parvient plus à rembourser et il a de gros ennuis avec des vendeurs-consommateurs d'héroïne. Il est parti de chez lui à sa majorité parce qu'il ne s'entendait plus avec sa mère divorcée de son père alcoolique. C'est en se retrouvant en squat qu'il s'enfonce dans la défonce d'héroïne et qu'il passe de la fumette à l'injection.

Michal :

Michal est un jeune homme de 25 ans, héroïnomane injecteur. Il est d'origine polonaise, il vit à Bruxelles depuis 2 ans. Il ne parle pas français : une interprète a permis de réaliser cet

entretien. Il est l'ainé d'une fratrie de trois enfants dont la mère est partie vivre en Belgique lorsqu'il était enfant. Il a vécu en Pologne avec un père alcoolique et violent qui est décédé quand il n'avait pas encore 18 ans. Il s'est alors occupé seul de ses deux frères et de sa sœur. Cette situation devenant trop difficile à supporter, il a craqué pour la première fois sur de l'héroïne en fumette. Il n'en a plus repris jusqu'à sa venue en Belgique où il a rencontré des problèmes avec sa mère. Il vit dans un appartement avec un ami et paie le loyer avec l'argent de son salaire d'ouvrier dans le bâtiment. Il consomme des doses mesurées d'héroïne pour travailler la semaine et d'autres pour se défoncer le week-end. Il est accro à l'injection car c'est le moyen de consommation le plus aisé sur son lieu de travail. Il aimerait arrêter parce qu'il n'en peut plus d'emprunter et de devoir toujours prendre de la came pour éviter les désagréments du manque. Il ne prend pas encore de méthadone mais il va bientôt s'y mettre.

Martin :

Martin est un jeune homme de 25 ans, ancien héroïnomane injecteur. A 16 ans, à la suite d'une consommation de cannabis et d'un décrochage scolaire, ses parents l'ont mis à la rue. Une rue dans laquelle il a commencé à tout tester dont l'héroïne. Pendant 10 ans, Martin va s'injecter de l'héroïne et vivre de l'argent de ses manches. Il fera des allers et retours entre la rue et différents squats. C'est en rencontrant l'amour qu'il va tout lâcher pour obtenir des allocations du CPAS, un logement fixe et décrocher définitivement sans aucun traitement de substitution. Il a fait le deuil de sa colère envers ses parents, il souhaite reprendre des études universitaires. Même si Martin semble décidé à ne plus s'injecter d'héroïne, il avoue que de temps en temps, il en fume encore.

Jacinto :

Jacinto est un jeune homme de 24 ans, cocaïnomane injecteur. Il est portugais. Il a débuté son parcours toxicomane au Portugal. Quand il était jeune, ses parents ont divorcé, sa mère est partie vivre en Belgique avec ses sœurs et son père est resté au Portugal avec lui et son grand frère. Le père est un chef d'entreprise qui est tombé gravement malade et qui a fait faillite. C'est alors qu'il se lance dans le trafic de drogues pour assurer à ses deux garçons la possibilité de manger tous les jours. Quand son père meurt, Jacinto reprend l'affaire mais dans la solitude s'installe un mal-être, il commence à fumer régulièrement de l'héroïne et perd petit à petit son business car il fume l'argent de ses reventes mais aussi celui qu'il doit à

d'autres dealers. Il quitte le Portugal pour les Pays-Bas où il s'installe pendant deux ans mais il perd son travail. Son grand frère, injecteur de cocaïne, le contacte alors pour qu'il vienne travailler à Bruxelles et c'est là qu'il commence à la fois l'injection d'héroïne et de cocaïne. Sur les conseils de son grand frère, il se rend dans une association pour arrêter l'héroïne et il suit un traitement à la méthadone. Aujourd'hui, Jacinto ne touche plus à l'héroïne mais il n'a pas arrêté la cocaïne.

Marc :

Marc est un jeune homme de 25 ans, cocaïnomane injecteur. A Bruxelles, il vit entre la rue et les centres de nuits pour SDF et/ou toxicomanes dans lesquels il a rencontré sa petite amie avec laquelle il vit au quotidien depuis quelques mois. C'est à la suite d'une révélation de son père selon laquelle Marc n'est pas son fils que celui-ci, bouleversé et en colère, quitte le domicile familial. Il a tout juste 16 ans. Il vivra chez sa petite amie et finira sa scolarité, même s'il est déjà bien ancré dans la délinquance. Il traîne avec une bande de copains avec laquelle il consomme de la drogue et commet des petits délits. Entre 18 et 19 ans, il est complètement accro à l'héroïne et commet de gros délits pour lesquels il est jugé et incarcéré une première fois quelques années plus tard. En sortant de prison à l'âge de 23 ans, il retombe dans la délinquance et l'héroïne ; il effectue un second séjour en prison. C'est durant cette seconde détention, forcé à un sevrage sec de méthadone et d'héroïne que Marc va se rendre compte que tout cela ne le mène à rien et qu'il va, une fois pour toutes, vouloir sortir de ce cycle infernal. A sa sortie, il parvient durant deux mois à ne rien prendre mais les difficultés s'accumulent : pas d'argent, pas de domicile. Il rencontre un ancien codétenu et se remet à consommer de l'héroïne mais, très vite, il renonce et va s'inscrire à nouveau dans un programme de traitement à la méthadone. Un substitut qu'il ingère et non qu'il injecte. Dans la rue et la galère, il fait la connaissance d'un jeune homme de son âge avec lequel il va consommer son premier shoot de cocaïne.

Chris :

Chris est un jeune homme de 25 ans, cocaïnomane injecteur. Chris naît sous dépendance car sa mère est toxicomane pendant sa grossesse et son père aussi. A la suite du viol de sa mère et de l'assassinat de son père, sa mère fait un séjour en prison. Sa petite sœur et lui sont confiés à une institution de protection de la jeunesse. Sa petite sœur sera recueillie par sa

tante, quant à lui, il va vivre différents placements dans des familles d'accueil. A partir de 14 ans, il essaie toutes sortes de drogues pour s'ancrer, à l'âge de 18 ans et pendant quelques années, dans l'héroïne en fumette puis en injection. Il commet différents délits pour lesquels il passe seulement maintenant en jugement. A la suite d'une rupture douloureuse avec son premier grand amour qu'il s'accuse d'avoir entraîné dans l'héroïne, il vit une grande descente aux enfers pendant quelques mois, pour ensuite suivre un traitement de substitution à la méthadone qu'il prend toujours et qu'il injecte. Le mal-être est toujours présent, les difficultés financières s'accumulent et un retour au foyer maternel est impensable : il vit donc entre la rue et les centres d'hébergement pour SDF ou toxicomanes. A l'âge de 22 ans, il se met à consommer de la cocaïne en injection. Il décide de prendre un chien qu'il considère comme son unique famille. A la fin de la recherche, Chris a dû se séparer de son chien car personne, ni un centre ni sa mère, ne voulait les accueillir alors que Chris devait trouver un logement pour porter un bracelet électronique comme modalité d'exécution de sa peine.

IV. Toucher à...

Le premier temps de leurs parcours de consommation est symbolisé par les termes « *toucher à* », souvent repris par ces jeunes pour mentionner leur premier contact avec les drogues. Une période durant laquelle ces derniers explorent toutes les drogues sans vraiment accrocher à l'une d'elles et qui se définit par des événements, des sensations et des impressions qui doivent être comprises comme les raisons d'une prolongation de leur présence dans le milieu de la consommation par injection d'un produit. Cette partie de leur biographie toxicologique ne se base que sur leurs souvenirs car aucun d'eux n'y était confronté au moment de nos rencontres.

A. Les symptômes d'un mal-être

Les termes « symptômes d'un mal-être » doivent être entendu comme cette présence, dans l'esprit des jeunes interviewés, que quelque chose ne va pas en eux, une sensation qu'ils ne parviennent pas à combattre tant elle paraît insurmontable et handicapante pour évoluer dans la société et se conformer à la norme sociale, celle pour laquelle ils ont été socialisés par leur famille, disciplinés par les institutions scolaires. Ils éprouvent donc des angoisses, une anxiété permanente qui les empêchent de se sentir bien, d'avoir leur place dans ces espaces-temps normatifs. C'est à partir de cette sensation récurrente qu'ils vont tenter de rechercher des remèdes comme l'usage de drogues afin de palier à ce mal-être pour « *évoluer normalement* », comme le disent certains, ou pour oublier les griefs qu'ils encourent à chaque fois que cette part d'eux-mêmes est dévoilée. Ce mal-être est, selon ces jeunes, situé dans le vécu de leur place attribuée par d'autres (les membres de leur famille, les représentants des institutions étatiques) dans leur enfance.

L'origine de ces maux se situe donc souvent dans la place qui leur a été attribuée au sein de la famille. Tous les jeunes rencontrés ont la sensation de n'avoir jamais reçu l'amour et la reconnaissance qu'ils méritaient. Cela devient compréhensible lorsqu'ils racontent les contextes familiaux dans lesquels ils ont vécu : abandon familial, placement en institution, mort de l'un des parents, parents toxicomanes (alcooliques, cocaïnomanes, héroïnomanes), parents violents, préférence exagérée pour un autre enfant de la fratrie... Cette constatation a également été mise en évidence par Pascale Jamouille à propos des récits de vie qui traçaient

les représentations des vécus familiaux de personnes toxicomanes au sein de la ville de Charleroi : « Ces blessures ont progressivement inscrit ces jeunes dans des logiques et modes d'appréhension du réel qui les ont conduits à adopter des comportements à risque (dont les usages abusifs de drogues) »².

Marc, sa colère provoquée par l'abandon parental :

« C'est moi qui ai tout foiré. Je veux dire, c'est mes parents qui ont foiré. Ben c'est ma mère avec ce nom que je porte qui n'est pas le mien. A cause de mes parents, j'ai rencontré mon vrai père et je lui ai dit : tu sais, je veux plus te voir. Et je l'ai renvoyé parce que c'est seulement maintenant qu'il vient et j'avais quoi... 19 ans ! Et c'est seulement maintenant qu'il se bouge. Et elle (sa mère naturelle), c'est pareil : tu t'es mise à boire au lieu de t'occuper de ton enfant. C'est pas ma mère, mes parents se sont ceux qui m'ont élevé. »

Michal, le départ de sa mère et son enfance avec un père violent :

« Quand j'étais en primaire, ma mère est venue en Belgique et je suis resté en Pologne avec mon père qui buvait et me battait. C'est moi qui devais travailler à la ferme quand j'avais 12-13 ans. Après mon père est mort et comme j'étais le frère aîné, c'est moi qui ai dû m'occuper d'eux (de ses frères et sœurs) tout seul et c'est là que ça a commencé. »

Chris, sa souffrance provoquée par la perte d'êtres chers trop tôt : un père toxicomane assassiné, une mère toxicomane en prison, une séparation avec sa sœur et divers placements en familles d'accueil qui ont échoué :

« Moi, j'ai été placé depuis que je suis tout petit, c'était en 93-94 et puis après ç'a été la déchéance parce que ma mère s'est fait violée et puis mon père s'est fait assassiner. Ç'a été la dégringolade, j'ai commencé à fumer de l'herbe et puis j'ai un peu testé tout, XTC, MDMA, des choses qui font un peu oublier, 'fin

² P. JAMOULLE, *Drogues de rue. Récits et styles de vie*, Bruxelles, Edition De Boeck Université, 2000, pp. 35-36.

faussement mais qui permettent d'oublier un laps de temps. J'ai toujours vu mes parents consommer. Ma mère m'a mis dedans et j'ai jamais eu une relation mère-fils, c'était plus, heu, plus une relation frère et sœur, ce qui n'était pas normal... C'est parce que je n'ai jamais eu d'affection étant jeune, elle s'est pas occupée de moi et de ma sœur d'ailleurs ça aussi c'a été un élément déclencheur, c'est qu'on m'a séparé de ma sœur quand j'étais tout petit au home et après j'ai vraiment pété les plombs. »

Frankie, la sensation qu'un autre de la fratrie a pris toute la place dans la famille :

« Mais en fait avant, quand j'étais petite, heu, quand j'étais jeune, je vivais chez mes parents. En fait, on a eu beaucoup de problèmes avec ma sœur. Et je suis partie, je crois vers mes 18 ans à cause d'elle... Elle est un peu, elle fait partie de cette génération d'adolescents qui crient pour un rien, qui croient avoir tous les droits, même de frapper leurs parents. Et non, vraiment à mon avis, elle a reçu beaucoup trop. Je pense qu'elle a été trop gâtée. »

L'histoire familiale et la représentation que s'en font ces jeunes jouent, à leurs yeux, un rôle important dans leur trajectoire vers la toxicomanie mais ils ont également souvent souligné que les organismes ou les institutions étatiques telles que l'école, la police ou la justice n'avaient pas non plus joué leur rôle. Mais quel est-il ? Pour ces jeunes, il semblerait que ces institutions aient été conçues comme de possibles relais en l'absence de reconnaissance de la part de membres de la cellule familiale d'origine. Cependant, c'est l'inverse qui en a résulté, voire une double sensation d'exclusion car ces relais ont échoué et, bien souvent, ont rabaissé encore plus fort ces jeunes dans leur estime de soi nécessaire pour faire face à l'adversité.

Les propos de Chris sont éclairants à ce sujet car ce qu'il incorpore à travers son utilisation du mot « société », c'est à la fois sa famille mais aussi les institutions étatiques comme la police et la justice.

« J'ai jamais pu aller voir dans le dossier sur la mort de mon père, je me suis un peu révolté contre la société. C'est pour ça que je suis jamais vraiment rentré dans la société. C'est pas que j'ai jamais voulu rentrer dans la société mais dans cette société dont j'ai l'expérience d'un début mensonger et qui m'a menti sur

cette histoire soi-disant pour me protéger. Comment on peut mentir pour protéger. Et quand on ne t'écoute pas, qu'est ce qui reste, ben, des conneries à faire pour des appels au secours. J'aimerais savoir le pourquoi du comment ma jeunesse a été bousillée quoi ! »

B. Pas de flingue sur la tempe

Toutefois, ces jeunes considèrent que leurs actes sont le résultat d'un partage de responsabilité entre le fait qu'ils n'ont pas choisi leur famille et qu'ils ont choisi la drogue comme remède. L'utilisation du terme « responsabilité » doit être compris comme une question : à partir de quoi, de quand et d'où suis-je acteur de ma consommation ?

Deux extraits de discours permettent de l'illustrer :

« Ma responsabilité au départ je dirais peut-être pas mais son prolongement du fait que je consomme, c'est en partie de ma responsabilité, quoi. On ne m'a pas non plus mis un pistolet sous la tempe : tu consommes. Non ça, je savais que ça me faisait du bien, que ça me faisait oublier. » (Chris)

« En fait, c'est pas une question de choix, je pense qu'on choisit pas vraiment, mais selon la situation dans laquelle on se trouve. Voilà, comme je dis : on ne nous met pas un couteau sous la gorge. On ne nous dit pas : Tu le fais ou je te tue. Mais c'est selon la situation dans laquelle on se trouve. Parce que les gens, souvent, ils te disent : Mais ouais, c'est ta faute. Ok, c'est de ma faute dans un sens, j'ai quand même sauté le pas, c'est moi qui ai quand même continué à en prendre le lendemain puis le lendemain, mais ça dépend vraiment de l'état d'esprit des gens... Voilà, c'est quand on se trouve vraiment dans une situation où on est vraiment mal qu'on tombe facilement dedans c'est ça qui est vicieux quoi ». (Frankie)

C. « *Etre dehors* », une sensation de bien-être

C'est dans le milieu scolaire, pour la majorité, dans leur quartier ou village d'origine, pour une minorité, que ces jeunes entre 12 et 14 ans font connaissance avec d'autres jeunes qui sont des consommateurs de cannabis. C'est par ce groupe de consommateurs qu'ils font la rencontre de la sensation de liberté que leur procure « *la rue* », souvent représentée dans leurs récits par l'expression « *être dehors* ». Cette occasion de fréquenter la rue va leur permettre de construire et d'élargir les possibilités de goûter à d'autres produits - comme l'alcool, le speed, l'ecstasy, la coke et l'héroïne - et d'intensifier l'impression qu'être libre, c'est être dehors et sous l'influence des substances psychoactives.

En quelque sorte « *être dehors* », c'est être loin de la place assignée par la famille, l'école et le reste que l'on refuse, c'est goûter à des plaisirs qui permettent d'oublier les maux, c'est être entouré de personnes avec lesquelles on existe, c'est avoir enfin la possibilité d'être soi, d'être libre.

« La deuxième année, j'étais élève libre, 'fin, un moment, je vendais du speed donc, heu, j'étais tout le temps dehors, j'étais... étrangement, c'était vraiment la meilleure période de ma vie. J'étais vraiment bien dans ma tête et bien dans ma peau parce que j'étais tout le temps dehors, j'avais perdu un peu de poids mais j'étais pas vraiment grosse avant, mais le fait de bouger tout le temps, d'avoir des activités et de voir plein de gens, j'étais vraiment bien dans ma tête et dans ma peau. » (Frankie)

Parmi les jeunes interviewés, l'un d'entre eux n'est pas passé par d'autres drogues, il est directement allé vers l'héroïne. Lorsque celui-ci désira combattre son mal-être par les drogues, la seule substance disponible auprès de son groupe de consommateurs fut l'héroïne. Ce sont les désagréments occasionnés par la fumette de cette dernière - à savoir des vomissements, des maux de ventre intempestifs et la sensation d'être vaseux - qui d'après celui-ci l'ont poussé à renoncer à en refaire l'expérience.

« Je n'ai jamais pris autre chose que de l'héroïne... Comme j'avais des problèmes familiaux, un copain m'a donné de l'héroïne pour essayer. Je l'ai fumée et j'ai

vomi. Je n'ai pas recommencé avant un an où j'ai eu de nouveau des problèmes familiaux et là, ça s'est enroulé et j'ai recommencé. » (Michal)

Le cas de Michal nous permet de concevoir que la possibilité de consommer un type de drogue dépend de l'offre fournie par les consommateurs avec lesquels ils sont en contact et susceptibles de les initier. Une autre réponse est proposée par les jeunes : certains disent qu'ils ont préféré commencer par le cannabis parce que cette substance a la réputation d'être douce et de ne pas être connotée comme la drogue du toxicomane, une étiquette que l'on n'est pas prêt d'endosser dans cette phase de découverte. Par conséquent, la première drogue goûtée peut dépendre de deux facteurs : l'offre ou l'étiquette que représente le produit. Nous verrons qu'au contact de divers consommateurs, les jeunes rencontrés ne semblent plus vraiment perturbés par la représentation symbolique que recouvrent certaines substances.

D. Première prise d'héroïne et/ou de cocaïne : le goût du hardcore

Nous distinguons la prise d'héroïne et de cocaïne de la consommation d'autres substances car elle va profondément marquer un changement dans la vie de ces jeunes, mais pas aussi brusquement que peut laisser penser la croyance populaire. Les jeunes rencontrés ont constamment fait référence à cette idée répandue et utilisée par certains comme moyen de prévention selon laquelle « prendre une fois de la came, c'est être accro pour la vie ». Ils l'utilisent même pour évaluer leur degré de dépendance à un produit. La plupart en parlent comme d'un discours mensonger, alarmiste ou trop moraliste qui les empêche d'y croire, surtout qu'en testant, ils n'atteignent pas l'effet dénoncé, celui d'être accro tout de suite. Ils n'hésitent donc plus à toucher plusieurs fois aux différents produits et même de s'essayer à la fumette, voire à l'injection de cocaïne ou d'héroïne. Cette période est en quelque sorte la plus risquée pour ces jeunes de contracter le VIH ou l'hépatite C car ils ne croient plus aux discours de prévention tenus par les représentants de la norme envers lesquels ils sont en révolte et éprouvent des déceptions : la famille, l'école, la police.

Aussi, ils s'éloignent de ces structures de socialisation car elles représentent le toxicomane comme « *un monstre de conscience*³ », un rebut de l'humanité, un être qui n'a pas conscience de la valeur de la vie, de la sienne et de celle des autres. Les jeunes se sentent donc doublement exclus de cette société : parce qu'elle diffuse un discours dont l'expérience rapporte qu'elle est fautive et parce qu'elle diffuse un stéréotype ingrat et honteux à propos des personnes consommatrices de drogues.

« Par exemple, quand à l'école, je me suis fait choper, ça s'est vu directement dans leur comportement, c'est tout de suite qu'ils te demandent des trucs, comme par exemple, il y en a un qui m'a dit : Montre-moi tes yeux ! Il a regardé et il a dit : Holalala. Alors que ça veut rien dire. Par exemple aussi, quand j'étais petite les préventions, c'était : Attention, la came ça tue, dès que tu en prends une fois t'es accro. Et quand je me suis fait choper, c'est ce que m'a dit la directrice. Elle m'a fait un cours là-dessus pendant une heure alors qu'il y a beaucoup de choses qui étaient fausses dans ce qu'elle disait et ça ce sont des a priori qu'elle a en tant que non-consommateur et moi en prenant j'ai appris que c'était faux. » (Frankie)

L'ultime but est d'obtenir de l'évasion, de la montée ou du flash pour oublier un temps ce qui fait psychologiquement mal. Comme le dit une recherche québécoise, c'est ressentir le « buzz »⁴ qui compte et rien d'autres. Ils se conscientisent comme des consommateurs de défonce occasionnelle. Ils ne se soucient guère de la pratique de consommation – c'est-à-dire la propreté du matériel, l'application du bon geste, la qualité des produits, le lieu – car ils ne se ressentent pas comme dépendants, voire comme toxicomanes. Selon eux, « être accro » c'est être toxicomane et ils ne se retrouvent pas dans cette dénomination.

Certains vont même s'essayer à une première tentative d'injection de cocaïne ou d'héroïne, voire d'un speedball (un mélange d'héroïne et de cocaïne). Dans quel contexte, par qui et où s'est déroulée cette première injection ? Si injection il y a eu, elle a été réalisée dans un espace public : un parc, un squat, un snack, une free party, dans la rue. C'est la curiosité et l'envie

³ Une expression livrée par Frankie.

⁴ E. ROY, C. MORISSETTE, N. HALEY, N. GUTIERREZ, L. ROUSSEAU, V. DENIS, « Pourquoi commencer ? L'initiation à l'injection de drogues selon les jeunes de la rue », *Drogues, Santé et Société*, 2006, vol. 5, n° 1, pp. 59-60.

d'explorer toutes les substances qui les conduisent à la pratiquer une première fois. Des raisons plus émotionnelles, d'un tout autre ordre, interviendront dans la suite leur parcours.

« Avant la came, j'avais déjà essayé de shooter vers l'âge de 15 ans mais j'aimais pas trop les aiguilles et après on a commencé à me le faire puis je l'ai fait tout seul. Pour mon premier shoot, c'était une gonzesse plus âgée, une punk que j'avais rencontrée dans la rue. On est même resté ensemble. C'était au Quick de la Porte de Namur dans le fond près des jeux pour enfant. Elle me l'a fait là. Ben moi, je suis hardcore, donc j'aime bien essayer des trucs. Si tu me donnes un cachet et que tu me dis que ça va faire l'effet d'un saut en parachute, je vais l'avalier. J'adore ça et la gonzesse, elle m'avait dit que c'était plus ou moins similaire. » (Chris)

Une minorité de jeunes, à force de regarder les autres faire, se sont injectés seuls la première fois, souvent parce que les autres consommateurs refusaient d'en prendre la responsabilité.

« Les gens que j'ai rencontrés, ils étaient contre que je m'injecte au début et puis j'ai réussi à les convaincre. Je me suis injecté la première fois sur un échafaudage. Je l'ai fait tout seul, le fait d'avoir vu les autres le faire, je savais le faire moi-même. » (Martin)

Pour les autres, une majorité, l'injection a été pratiquée par ceux qu'ils appellent « les anciens », « les gens plus vieux », des consommateurs injecteurs plus expérimentés.

« J'ai commencé un peu de tout très rapidement. J'avais goûté pas mal de trucs et j'avais envie de tout essayer. J'avais 12-13 ans. L'héroïne, la première fois que j'en ai pris, c'est par injection. Ben, on m'a initié comme ça, puis j'ai fumé pendant longtemps, mais je suis retourné à l'injection pour que ça soit plus puissant quoi... Ben, je suis tombé sur des gens qui consommaient et qui étaient plus vieux que moi et qui shootaient. J'étais dehors, j'étais en pleine fugue et j'ai un peu suivi le mouvement quoi. » (Fred)

Toutefois, l'injection reste tellement connotée négativement, avec une perspective routinière toxicomaniaque, que la plupart préféreront revenir à la fumette d'héroïne pour encore

quelques temps. Dans ce cas, ce n'est plus la substance qui pose problème mais la pratique qui est négativement connotée.

E. Des allers et retours entre la rue et les institutions normatives

Si certains commencent à être « accros » à certains produits comme le cannabis, le speed ou l'héroïne en fumette, aucun n'a encore quitté la cellule qui leur sert de famille : la famille naturelle, la famille d'accueil, l'institution de placement. Ce sont en permanence des allers et retours entre la rue et ces cellules pseudo-familiales au moyen des fugues et/ou en restant plus tard dans la rue après l'école puisque ces jeunes croient qu'il y a une meilleure vie qui les attend en dehors du rythme imposé par la norme. Durant cette période, les liens avec la famille ne sont pas encore rompus mais ils s'étiolent.

« Ma première drogue, je crois que c'était de l'herbe en 2^{ème} ou 3^{ème} secondaire parce que justement ça n'allait pas chez moi, donc je trainais beaucoup dehors et à force on fait des rencontres. Je vivais encore chez mes parents, c'est surtout que je trainais beaucoup dehors pour pas être chez moi. Et quand j'ai eu 18 ans, je suis partie de la maison pour vivre avec mon copain de l'époque. » (Frankie)

C'est aussi le moment où la relation des jeunes avec l'institution scolaire commence à se fracturer par leurs absences répétées aux cours, par leurs attitudes à l'école comme y être surpris en train de consommer de la drogue ou s'y endormir continuellement. Ne sachant plus se conformer aux règles devenues trop drastiques pour ces jeunes ayant goûté à la liberté à l'extérieur de ses murs, la majorité d'entre eux sera exclue du milieu scolaire et une minorité décrochera d'elle-même.

« Ben dans l'école où j'étais, j'ai commencé à fumer de l'herbe et j'ai été viré pour ça et j'y suis plus retourné. C'était déjà avant la came. Je me suis retrouvé à la rue et j'ai décroché puis raccroché puis décroché. J'avais 12-13 ans. De temps en temps, j'étais en centre et tout. Mais je me barrais dès que je pouvais. Et à mes 16 ans, ils m'ont donné un appartement. J'avais un statut spécial par la Communauté française, je devais aller à l'école mais j'y allais pas. (Fred)

Cependant, certains s'y accrocheront sur le fil jusqu'à l'obtention du diplôme de l'enseignement secondaire.

« J'ai fini mes secondaires à 17 ans, j'ai eu mon diplôme en menuiserie-ébénisterie-électromécanique. J'avais un contrat pour un travail pendant 2-3 ans mais je déconnais déjà à ce moment-là. » (Marc)

V. Etre dedans...

Ce second temps de la biographie toxicologique de ces jeunes correspond au moment où ils se désignent comme accros et « jeunes injecteurs » d'héroïne pour une majorité ou de cocaïne pour une minorité.

« Être dedans, c'est que t'es accro et toucher, c'est de temps en temps comme si t'allais boire un verre mais en fumette, pas en injection. » (Chris)

A. Dans la came

Cette période est celle où les jeunes interviewés prennent conscience qu'ils sont accros à l'héroïne, ce qu'ils nomment « la came ». C'est aussi durant ce temps que certains reviendront à l'injection ou que d'autres la pratiqueront pour la première fois. Un seul des jeunes rencontrés restera « dans la came » en fumette et ne passera le pas de l'injection qu'après son sevrage à l'héroïne, pour évoluer dans la cocaïne ; nous l'aborderons plus tard. Pour l'instant, concentrons-nous sur leur passage à la consommation d'héroïne dans laquelle une partie des jeunes participants à cette recherche se trouvaient au moment des entretiens. Cette question est abordée dans sa globalité parce qu'il est impossible de comprendre le passage à la méthode de l'injection sans comprendre la place et la dynamique de l'héroïne mais aussi parce que cette expérience a profondément marqué ces jeunes dans leur apprentissage de la vie et de leur personnalité.

« Moi, je prends de la coke parce qu'avec l'héro j'ai perdu trop de choses avec ça. J'ai perdu ma mère, j'ai perdu ma sœur, mon père, mon grand amour et j'ai failli me perdre moi. » (Chris)

« Je ne regrette pas vraiment mon parcours dans la came, ça m'a amené où je suis. Ça aurait pu être pire et je suis quand même content des gens que j'ai rencontrés comme la fille avec qui je suis. J'ai eu aussi beaucoup de chance de pouvoir partir en Afrique pour mon premier sevrage. C'est une expérience que j'ai et que je suis content d'avoir, même si j'aurais pu vivre d'autres choses. Je suis content de mon vécu. » (Fred)

« La drogue, elle m'a montré beaucoup de choses de la vie, de la réalité de la vie : souffrir, perdre quelqu'un que tu aimes sous overdose, beaucoup de choses. Elle m'a fait devenir un autre homme. » (Jacinto)

1. Livré à soi-même

C'est vers l'âge de 16-18 ans, et à la suite d'un départ précipité ou préparé de leur cellule familiale ou d'un espace identifié comme tel, que ces jeunes vont se retrouver livrés à eux-mêmes, confrontés à la débrouille. Le lien entre errance et usage de drogues est plus complexe que ne le laisse croire le postulat populaire, démenti par Dollard Cormier et Jean-Pierre Rochon, selon lequel on « devient itinérant parce que d'abord alcoolique ou drogué »⁵. En effet, si dans certains cas, la situation d'errance peut être provoquée par une dépendance aux drogues, dans d'autres, elle peut devenir une passerelle vers la dépendance. De même, si cette situation peut intensifier l'état de dépendance, elle ne semble pas être à l'origine de la dépendance dans la mesure où les récits récoltés attestent que ce sont les blessures de l'enfance qui marquent l'entrée de ces jeunes dans la dépendance à un quelconque produit.

« Au Portugal, ma mère a divorcé de mon père et je suis resté avec mon père et mon grand frère. Mon père avant avait une entreprise mais comme il est tombé malade, il a dû fermer l'entreprise. Il est resté dans une chaise roulante. Comme mon frère et moi étions petits et que lui n'avait pas d'argent pour nous, il s'est lancé dans le business de la drogue. Et donc là, j'ai vécu dans l'ambiance de la drogue, mais après la mort de mon père, j'ai commencé à fumer de la marijuana, de l'ecstasy et de l'héroïne. Quand mon père est mort, je n'avais pas l'âge de travailler, je n'avais que 15 ans, j'ai donc continué le business de la drogue parce que c'était de l'argent facile pour manger et m'habiller. Puis j'ai commencé à tester, puis j'ai fumé l'héroïne, je fume une fois, deux fois, trois fois, quatre fois et après tu fumes tous les jours, toi t'es malade. La personne que je connaissais me disait : si tu fumes tous les jours, tu vas être malade. Et je disais : moi, non, je suis jamais malade. Et puis quand j'ai pas eu ma marchandise, là j'ai vu que

⁵ D. CORMIER, J.-P. ROCHON, « L'errance, la toxicomanie et l'estime de soi chez les jeunes », *Revue québécoise de psychologie*, 1988, vol. 9, n° 1, pp. 112.

c'était vrai. Donc je fumais l'argent que je gagnais mais je fumais aussi celui que je devais pour la marchandise et je me suis retrouvé en dette pour quelqu'un et à la rue. » (Jacinto)

Ceux qui ont été précipités dehors, ont souvent trouvé refuge dans la rue. Une rue qu'ils abordent, dans un premier temps, comme un paradoxe entre peur et liberté. La rue sera pour eux leur habitat, leur espace de consommation, de protection et de violence. Certains prolongeront cette rue jusqu'à un autre lieu que l'on nomme « le squat ». D'autres jeunes ayant souvent préparé leur départ, ont profité de diverses circonstances pour ne pas vivre dans la rue mais dans des appartements, seuls ou en groupe : placement en habitat supervisé, rencontre d'un partenaire amoureux ou d'amis ayant un appartement. La plupart de ces jeunes ont choisi délibérément ce type d'espace soit parce qu'une expérience passée dans la rue leur a fait prendre conscience des risques de violence qu'ils y encourent, soit parce qu'ils n'ont à son égard que des appréhensions négatives.

« Quand j'avais 12-13 ans, je passais des nuits dehors souvent tout seul et ça ne posait pas tellement de problème. Je n'avais vraiment pas conscience des risques que je pouvais prendre et il y a des trucs que je ferais plus. Maintenant que je connais un peu mieux, je sais qu'il y a des prises de risque au niveau de la drogue, des sorties. Il y a des trucs à ne pas conseiller comme passer la nuit tout seul dans la rue, prendre des drogues avec n'importe qui et n'importe comment. Moi j'ai eu de la chance, mais il y a des trucs que je ne ferais vraiment plus, quoi. Maintenant, j'ai mon petit kot quoi et je suis tout seul sauf que j'ai des amis qui de temps en temps passent. » (Fred)

C'est aussi livrés à eux-mêmes que les angoisses et l'anxiété vont ressurgir et les mener à consommer de la came en fumette de manière intensive pour en devenir accros et oublier les pensées qui font mal. Cela devient surtout possible quand, plongés depuis un certain temps dans la consommation de divers produits, ils cherchent à côtoyer des espaces de consommation grâce auxquels ils vont consolider des liens sociaux avec des consommateurs souvent plus âgés et plus expérimentés.

« J'ai rencontré un ami, 'fin, c'est une amie qui m'a présenté quelqu'un pour m'acheter du speed et finalement on n'a fini par sortir ensemble. A la base, c'était

seulement un ami et je ne pensais pas qu'on sortirait ensemble. On est quand même resté ensemble et là, j'ai tout arrêté. J'ai arrêté de prendre, de vendre et l'école parce qu'en fait on se sent toujours plus fort accompagné que seul et justement d'après lui, il me disait : T'inquiète pas même si t'as pas de diplôme, tu trouveras facilement un boulot et t'inquiète pas s'il faut je t'aiderai. Donc j'ai arrêté l'école et j'ai pas réussi à trouver de boulot. Et pour finir, lui, comme il avait une formation, j'ai fini par l'attendre toute la journée le temps qu'il rentre parce que très vite on finissait par rester tout le temps tous les deux. Et dès qu'il rentrait, il s'endormait directement et, heu, pendant quasi un an parce que lui après il s'est mis à travailler. Et c'est là que j'ai eu, 'fin, le fait de ne rien faire, je suis vraiment tombée, heu, comment dire, j'ai vraiment commencé à être mal, c'est là que j'ai commencé à prendre de la came au bout de six mois. En fumette au début, et heu, voilà. Mais sincèrement au début ça m'a quand même aidé, quand on n'y est pas habitué, psychologiquement, ça aide quand même et puis voilà » (Frankie)

Face à cette dépendance, les jeunes vont progressivement manquer d'argent, ils vont recourir à différentes manières pour obtenir des gains afin de consommer, bien avant de penser à se nourrir, comme une aide du CPAS, la manche, la dilapidation du compte d'épargne, des emprunts que l'on ne rembourse pas, le vol de cigarettes ou d'alcool pour la revente, le vol de nourriture dans les supermarchés ou le vol de matériel électronique.

« Oui, oui, en fait, heu, j'avais besoin d'argent pour manger et je faisais la manche et finalement tout ce que je récoltais de la manche c'était pour la came. S'il y a eu des périodes différentes dans la came c'était dû à une meilleure manche, ce n'était pas dû à autre chose que l'argent. » (Martin)

Certains vont même progressivement se diriger vers des délits plus graves comme le vol de voitures ou le home-jacking pour lequel des condamnations peuvent être prononcées.

« Avec la came, je me suis éloigné de tout, j'ai tout perdu en fait. C'est du poison, de la merde. Ça ne devrait même pas exister un truc comme ça. Ça m'a permis d'oublier quand même des choses. Voilà tu fumes de la coke, du shit, tu bois mais c'est pas ça qui fait que. Voilà le problème, il est là, à la fin tu voles pour la came,

c'est pas bon, tu te réveilles le matin tu penses à ça et tu dis qu'est-ce que je vais faire ? C'est comme ça que tu te fais prendre et que tu vas en prison. Ici la dernière fois, j'ai fait juillet 2009 à août 2010 et je suis rentré à la prison de Forest le 1^{er} décembre 2010 parce que j'ai refait une bêtise, quoi. Ben ouais, si je n'avais pas été en galère, je n'aurais pas fait de bêtise. » (Marc)

2. Vivre en groupe

La vie en groupe n'est pas des plus heureuses dans l'univers de la consommation mais elle s'impose quand on est nouveau dans la consommation récurrente. Les jeunes font alors l'expérience d'abus, tant de la part de consommateurs que d'amis non-consommateurs. La plupart prétendent que c'est leur apparence de « jeune » qui les déforce mais aussi leur naïveté, leur sens du partage, leur peur d'être seul et leur faible connaissance des codes de la « zone de Bruxelles ». Cet espace est défini comme celui où l'on se regroupe entre consommateurs de tous âges confondus avec les personnes de la rue, un lieu où l'on discute, mendie et passe le temps quand on ne veut pas rester seul.

« La zone de Bruxelles, c'est un espace où on zone. On y fait pas grand-chose mais on y passe tout notre temps. Et j'y suis quand je suis pas chez moi, j'y suis quoi. » (Fred)

Certains, dont la plupart sont ou ont été dans la rue, ont une vision négative de leur expérience du groupe de consommateurs. Ils expliquent que leur intégration dans un de ces groupes n'était pas liée à leur qualité d'individu – comme la sympathie, le courage, la loyauté – mais parce qu'ils étaient identifiés comme porteur d'un nouvel arrivage de gains. En d'autres termes, les jeunes pensent être une cible potentielle de dépouillement d'argent : on l'incite à partager sa consommation et son argent, on l'initie à la consommation de la came et ses méthodes et, une fois accro, on peut lui revendre de la marchandise ou s'y associer pour obtenir de la came. Cette pratique est également rapportée par un groupe de chercheurs québécois qui a récolté des récits de jeunes injecteurs de rue à Montréal : « Les plus vieux souvent associés au milieu des drogues dures et à l'injection, apparaissent comme ceux qui manipulent les jeunes pour avoir leur argent, afin de cutter pour de la drogue. Le

terme cutter désigne la mise en commun de l'argent de deux ou plusieurs personnes dans le but d'augmenter le pouvoir d'achat »⁶.

« Dans la rue, on rencontre des gens qui sont aussi des consommateurs et qui essaient de nous aider et en fait ils ne nous aident pas parce qu'ils nous poussent à la consommation. Ce sont souvent des anciens, on les reconnaît à leur manière de dépérir. Leur intérêt serait peut-être de retrouver leur consommation dans celle de l'autre, comme on veut de la drogue et qu'on a pas les moyens on va chercher chez un autre les moyens d'en avoir et qui peut dépanner. Et puis ça devient un cercle vicieux avec l'histoire de la faim et on compense dans la drogue. Et souvent le jeune qui arrive est une cible car il est plus vulnérable. » (Martin)

« En général, ce sont les plus vieux qui te font goûter pour te foutre dedans et se mettre de l'argent dans les poches. Moi, c'est comme ça que ça a commencé. Ces groupes, t'es le bienvenu quand t'as de l'argent et une fois que t'as plus rien à donner c'est bon quoi. D'ailleurs quand t'es nouveau tu partages tout avec le groupe mais eux, ils ne partagent rien avec toi. Il n'y a pas de grand-chose à dire, à part que c'est un gros tas de merde. C'est un marécage. C'est pour ça que moi, je suis tout seul avec mon chien. » (Chris)

D'autres ont cependant une vision plus nuancée du groupe. Il s'agit souvent de jeunes qui évoluent en appartement, comme Frankie et Fred. Ceux-ci conçoivent leur groupe de collocation ou de visite (s'ils vivent seuls) comme un groupe de confiance : on prend le risque d'être une fois encore soi-même, même s'il arrive que certains profitent de cette opportunité pour commettre de mauvais coups envers l'accueillant ou l'accueilli. Pour eux, vivre en appartement est tout de même moins violent que la rue. Ils prennent donc cet espace comme une opportunité qui ne se refuse pas.

⁶ E. ROY, E. NONN, N. HALEY, C. MORISSETTE, V. DENIS, L. ROUSSEAU, N. GUTIERREZ, *Projet de prévention du passage à l'injection de drogues chez les jeunes de la rue*, Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, 2007, p. 24.

Quant à ceux qui ont trop mal vécu l'expérience de la vie en groupe (comme Youri, Marc et Chris), ils vont s'en détacher de plus en plus pour évoluer en duo ou seul. En duo parce qu'il est nécessaire d'avoir une personne de confiance ou seul parce que certains pensent que l'on ne peut faire confiance qu'à soi-même.

« Pour l'instant, je fais rien, je fais la rue. Je suis en train d'aider un ami à chercher un appartement parce que sinon il entre en prison et tout. Et vraiment s'il va en prison, c'est une des pires choses qui pourrait m'arriver. Parce que voilà, c'est le seul qui m'a toujours aidé quand j'étais en galère et tout. Il m'a toujours dit : si une personne te casse les couilles, je m'arrangerai toujours pour que tu sois bien. Personnellement c'est important d'avoir ça parce que voilà, sinon tu ne sais pas où laisser tes affaires mais tu sais que tu peux les confier à cette personne et ça, c'est vraiment une super bonne chose. » (Youri)

D'autres comme Martin, malgré une vision négative de la vie en groupe, font preuve de résignation car ils sont trop angoissés par l'idée de la solitude qui les oblige à faire face individuellement à la violence de la rue quand ils sont dans une période de défonce.

« J'ai toujours préféré consommer en groupe que seul parce qu'avec l'héroïne, on a tendance à piquer du nez et donc à s'endormir beaucoup. Quand on est seul, on est vite angoissé par tout ce qui peut se passer dans la rue. » (Martin)

B. Etre un jeune injecteur de came

Les jeunes ont troqué la fumette pour l'injection de came. Leur identification comme jeune injecteur ne s'est pas établie dès la première injection d'héroïne ou de cocaïne ou même, pour certain, à la seconde. Il leur a fallu un certain temps pour s'y reconnaître et pour intégrer cette part de réalité dans leur identité. Alors que le fait d'être accro à la came suffit pour aller vers des associations délivrant des traitements de substitution ou de sevrage, franchir la porte d'un comptoir donnant accès à du matériel stérile d'injection semble provenir d'une forme d'acceptation de l'injection qui s'évalue avec le temps et la fréquence de l'utilisation du geste et non de la connaissance de l'existence de ces services.

« Au début, c'est tes potes qui te donnent une seringue. A l'époque, c'est moi qui systématiquement en demandait une mais je n'osais pas venir au comptoir parce que dans un sens je ne me sentais pas comment dire, heu... je me sentais pas toxicomane dans le fixe, je me sentais un peu ridicule de venir jusqu'ici. Je n'osais pas venir dans un sens, je me sentais un peu conne. » (Frankie)

Les jeunes projettent en quelque sorte sur les comptoirs d'échanges de seringues le regard que le monde social extérieur à la consommation en général porte sur des jeunes injecteurs. Ils pensent qu'on ne les aidera pas s'ils n'ont pas la majorité, qu'on les prendra pour « des petits joueurs sans importance » ou qu'on les dévisagera.

« Je savais que ça existait mais je me suis dit : un gamin de 15 ans qui demanderait des pompes, je pense que j'allais pas le recevoir. Je me mets à la place du mec derrière le comptoir, je vois un jeune de 15 ans arriver, je ne lui donne pas. C'est déjà irresponsable et une faute professionnelle, je trouve. Je ne sais pas moi. » (Chris)

Pour eux, aller dans ce type de service implique de côtoyer ceux qu'ils nomment les anciens de la rue, les durs de durs de la came, ceux qui les réprimandent, qui se moquent d'eux, voire qui profitent de leur jeune âge pour abuser de leur confiance. C'est souvent pour ces motifs que les jeunes « ne tapent pas la discute » ou ne s'attardent pas dans ces espaces une fois le matériel obtenu.

« Le truc qui a joué aussi, je ne fréquentais pas les comptoirs parce que j'ai l'impression que quand on est jeune, les gens réagissent mal à ça, même les toxicomanes. Les plus âgés dans la toxicomanie, ils réagissent mal à ça. Par exemple, quand je sortais en soirée hardcore ou quoi, il y avait beaucoup de gens et quand je disais mon âge, la personne me regardait en me disant, mais vraiment en me disant : mais qu'est-ce que tu fous là ! T'es qu'une gamine et blablabla. Il y en a aussi qui te disent : tu te détruis trop jeune. Et d'autres : ho les gamins, ils détruisent notre milieu. Alors que c'est ridicule, ça ne dépend pas de l'âge mais de la personne. » (Frankie)

Certains vont même jusqu'à penser que les services qui délivrent du matériel stérile d'injection ne concernent qu'un type de public, celui de la rue, des personnes cultivant des codes de conduite qui se ressentent jusque dans le vestimentaire. Certains ont peur d'être bousculés parce qu'ils n'ont rien à voir avec tout ça, notamment les jeunes injecteurs ayant choisi de vivre en appartement. Même s'ils partagent un mode de consommation commun qui engendre des difficultés similaires, les discours de certains jeunes montrent que le monde de l'injection se stratifie en fonction des modes de vie dont les deux principaux sont la rue et le domicile fixe. La rue reste le pendant dur et radical d'un mode de vie dans la consommation alors que vivre dans un domicile fixe symbolise souvent le confort et le luxe. Ceux qui bénéficient du second mode de vie se sentent souvent intimidés, voire en danger face au monde de la rue.

Cependant, travailler sur une classe d'âge a permis de remarquer qu'à défaut de ne pas vivre dans le même espace, ces jeunes pensent leur statut d'injecteur de manière similaire de sorte qu'il n'était pas pertinent de les classer en fonction de cette distinction.

1. Les raisons et les circonstances de la méthode d'injection

L'utilisation de l'injection n'est pas investie de la même manière dans la consommation d'héroïne (la « came ») et de cocaïne. Dans la came, les méthodes de consommation ont moins d'importance que le besoin de produit, vital pour calmer les maux du psychisme et du corps. Ce n'est donc plus l'émotionnel qui dirige principalement le choix de la méthode mais une relation instrumentale de satisfaction. Le but n'est plus de feindre avec la vie mais de soigner un mal. C'est d'ailleurs à partir de cette sensation que les jeunes ont pris ou repris l'injection ou, selon leur expression, le « shoot » de came. Les jeunes parlent de la première ou seconde injection comme celle de « l'initiation » : un enseignement scruté et écouté par l'apprenti(e), une formation importante, qui compte parce qu'elle va changer leur manière de se concevoir et parce qu'elle aura pour conséquence une utilisation progressivement quotidienne de l'injection.

C'est en groupe que le passage de la fumette vers l'injection de came se réalise. L'initiation passe par la présence d'un consommateur plus âgé et expérimenté. Deux manières de procéder existent : soit ce dernier prépare et infiltre l'aiguille dans la veine du débutant, soit

il lui montre de quelle manière s'y prendre, le laissant se débrouiller pour préparer et porter l'aiguille dans son bras. Néanmoins, l'identité ou la description de l'initiateur n'est jamais révélée car il semblerait que cette pratique reste symbolisée négativement par l'image d'une radicalisation de la consommation. Il n'est pas de bon ton d'être fier d'avoir parrainé un jeune dans ce type de consommation. D'ailleurs, ceux qui à plusieurs reprises ne parviendront pas à s'injecter seul devront en abandonner l'idée car ils ne trouveront plus personne pour le faire. L'ombre stigmatisée du toxicomane ou du *junkie* ne semble pas épargner le monde des consommateurs.

« Et bien pour commencer mon tout premier shoot de came, c'était un ancien tox qui consommait encore de temps en temps. Il m'a dit : tu sais ce qui se passe ici, surtout tu ne le dis à personne sinon je vais me faire casser la gueule parce que t'es là, t'es jeune et tout. Si je te fais ton shoot je vais me faire démonter. Je lui ai dit : t'inquiète pas ça restera entre nous. Puis après les gens m'ont montré comment mettre la seringue dans la veine et savoir si j'étais dedans et me faire une tirette et savoir quand et comment injecter et ainsi de suite. C'est comme ça que maintenant je suis dans le shoot de came quoi. » (Youri)

Une fois encore, le risque d'être infecté par un virus est pris lors de cette première ou de ce renouvellement de l'injection car la grande majorité des jeunes rencontrés n'a pu dire si l'aiguille qu'ils avaient utilisée était neuve ou non ; ils n'en avaient aucun souvenir, si ce n'est celui d'un besoin pressant de came. Seule une exception dans les jeunes interviewés, celle où le jeune a été prévenu par l'initiateur de sa maladie (une hépatite C) et où ce dernier a utilisé une seringue propre et l'a informé des risques de ne pas utiliser du matériel unique et stérilisé.

« Ben, heu, c'est surtout que lui, il a une hépatite C et ça fait quand même plusieurs années qu'il se shoote donc il est quand même bien au courant. Lui, il ne fait que shooter, il ne fume pas donc il est quand même bien dedans, je pense que ça a dû m'influencer le fait de parler avec lui. Donc je sais maintenant que c'est en réutilisant des seringues que ça s'attrape et aussi que l'aiguille s'abime et que c'est donc pas bon aussi pour les veines. » (Frankie)

L'initiateur apparaît donc comme central dans la diffusion des messages de réduction des risques puisque, comme les deux derniers cas semblent le montrer, les jeunes s'en remettent à leur initiateur lors de leur première ou seconde injection. L'initiateur est en position de diffuser ou non un message d'informations qui formera probablement le futur injecteur à la de prudence par rapport à sa pratique de l'injection.

Quant aux raisons qui poussent à l'injection, elles sont multiples mais poursuivent toujours le même but : soigner son corps en manque et, si possible, calmer les maux psychologiques.

Un produit trop coupé que pour ressentir le moindre effet :

« On a fixé au bout d'un an parce que la mate (la drogue) était quasi que de la coupe et on a fait une injection pour ressentir quelque chose. Voilà. Je pense qu'on devait quand même avoir envie d'essayer mais qu'on l'avait jamais fait avant mais le fait qu'elle soit vraiment légère ça, on l'a fait, on a sauté le pas mais je pense que si elle avait été quand même forte on l'aurait pas fait, mais on l'aurait quand même fait peut-être plus tard mais peut-être pas à ce moment-là. »

(Frankie)

Une forme de lassitude par rapport à la fumette : les jeunes ne supportent plus l'odeur de l'ammoniac ; un souci de rentabilité financière : avec une dose en injection, on se sent tout de suite mieux et plus longtemps.

« C'était vraiment avec l'héroïne, c'est qu'à un moment donné j'en avais vraiment marre de fumer parce que je fumais des quantités, le goût me dégoûtait, l'odeur me dégoûtait. Je n'ai jamais vraiment accroché au goût et à l'odeur de l'héroïne. J'en étais arrivé à fumer de grande quantité pour ne pas être pété, quoi. Je ne voyais plus l'intérêt parce que j'en profitais pas, une fois qu'un paquet était terminé, je me posais la question de savoir comment j'allais faire pour en avoir encore et où trouver un autre paquet. Alors qu'avec un gramme en shoot, je pouvais tenir toute la journée. » (Chris)

Un besoin pressant de came et pas moyen de trouver du matériel pour fumer :

« La première fois, j'ai eu envie d'utiliser de la drogue et comme j'avais pas le matériel nécessaire pour fumer et que mon collègue avait le matériel pour injecter, j'ai dit : ok. Et j'ai testé. J'avais envie d'utiliser la drogue mais comme j'avais pas le matériel pour fumer donc j'ai fixé et là, j'ai vu que c'était bon et j'ai continué à fumer de temps en temps et à fixer aussi parce que c'était trop bon puis j'ai fixé, fixé, fixé et encore fixé et après ça, ça a tourné à fixer, fixer, fixer. » (Jacinto)

La préparation et la consommation en injection sont beaucoup plus rapides et discrètes. Les jeunes consommateurs peuvent se permettre d'en prendre même au travail ou dans une toilette publique si le manque se fait ressentir.

« Je préfère m'injecter parce que quand je bosse, m'injecter ça va plus vite alors que fumer ça prend du temps. Et je m'injecte trois fois par jours, le matin, le midi et le soir. Mais pas pour être pété, juste pour ne pas avoir de manque et être productif au travail. » (Michal)

L'envie de se faire du mal, un rapport d'autodestruction compulsive dont l'injection représente l'outil capable d'en reproduire l'effet :

« Je suis allé en hôpital psychiatrique parce que j'étais dépressif, je me suis scarifié, donc l'injection c'est un peu une continuation de la scarification. J'avais déjà un problème avant. » (Fred)

La prise de risque d'exposition au virus du VIH et de l'hépatite C est relativement fréquente lors de la première injection. Ce risque est accru lorsque le jeune injecteur consomme avec une personne avec laquelle il a un lien de parenté ou une relation amoureuse. Elise Roy et son équipe de chercheurs ont également constaté cette pratique au sein des couples stables d'usagers de drogues par voie intraveineuse : « Les jeunes semblent relativiser l'importance des risques qu'ils prennent avec leur partenaire amoureux par rapport à ceux qu'ils prennent avec d'autres »⁷. Les récits récoltés auprès des jeunes dans le cadre de la présente recherche

⁷ E. ROY, E. NONN, N. HALEY, C. MORISSETTE, « Le partage des matériels d'injection chez les jeunes usagers de drogues injectables de Montréal », *Réduction des risques et des méfaits*, 2003, vol. 2, n° 1, p. 10.

laissent à penser que cette minimisation des risques peut être étendue à des liens plus larges d'une nature spécifique, à savoir le cas où les jeunes ressentent le lien à une personne comme profondément intime au point de ne pas soupçonner l'autre capable de le mettre en danger.

Un premier cas de figure concerne l'échange pratiqué spontanément, sans penser à aucune autre alternative.

« Tu fais attention à ton matériel ou tu fais parfois des échanges ? Ben, j'ai fait une fois l'erreur et j'ai été vachement chanceux, j'ai été en contact avec l'hépatite C mais mon corps l'a éliminé et je ne comprenais pas donc je suis allé voir un hépatologue et effectivement sur 5 personnes, il y en a une qui l'élimine. J'ai été soulagé d'apprendre ça et ça m'a donné une bonne leçon et j'utilise que du matos propre. Ce qui m'arrive, c'est d'utiliser deux ou trois fois la même seringue mais que pour moi. Avec ta maman, tu partages ton matos ? Ben oui, c'est normal, c'est maman. » (Chris)

Le second cas de figure se présente lorsque le matériel nécessaire pour chacun s'avère défectueux ou insuffisant, l'alternative à ce problème étant de privilégier la personne avec laquelle on partage un lien de proximité pour échanger le matériel d'injection usagé.

« Ben ouais, je fais toujours attention d'avoir du matériel propre. Le seul truc, c'est que quand mon copain le faisait et vu qu'il le faisait plusieurs fois par jour et si la personne n'avait plus de seringues propres, il prenait une des miennes parce que j'avais fait le test pour les maladies et qu'il était négatif. Enfin, je sais plus mais on a fait un test et il était négatif. Il préférait prendre quand même une des miennes parce qu'il savait que l'autre avait une hépatite C. Donc c'est quand même arrivé qu'il prenne une de mes seringues usagées parce que lui n'en avait plus de propres donc il préférait en prendre à moi parce que l'autre on était certain qu'il avait une hépatite C. » (Frankie)

Par ailleurs, les discours des jeunes mettent en évidence deux manières différentes de doser une injection. Une forte dose pour la défonce, ce qui entraîne que l'on soit incapable de faire quoi que ce soit ou une petite dose pour fonctionner normalement et ne pas être malade afin de faire des activités comme aller travailler, passer son permis de conduire, revoir des amis

non-consommateurs, etc. Cette adaptation du dosage en fonction des situations montre que la came et sa méthode de consommation sont devenues des actions qui ritualisent le quotidien. Certains jeunes rencontrés vont jusqu'à associer la notion de rituel à un toc. Cette conception de la consommation de drogues fait comprendre que, bien au-delà de la présence du manque physique, la prise d'héroïne par injection agit auprès de ces jeunes comme une action qui démystifie la peur et vient prévenir l'angoisse du manque organique et psychique. Tous consomment, même lorsque le manque n'est point présent. La consommation devient donc une méthode qui comble le vide, un espace-temps sujet aux angoisses, aux questionnements qui dérangent et provoquent de l'anxiété.

« Fumer ça me permet de m'occuper l'esprit et de faire quelque chose justement, de penser à autre chose parce qu'en général quand je shoote, je fume encore un peu après et c'est vrai que c'est vraiment le fait de prendre le temps de le faire. Je suis assez anxieuse à la base et les calmants ne m'aident pas. Ça rend mon corps mou alors que l'angoisse est toujours là. Tandis que quand mon corps n'était pas encore habitué à la came ça calmait l'anxiété mais maintenant, c'est vraiment le geste, l'habitude. A mon avis, le geste c'est comme un toc et il n'y a pas que pour moi, je pense que c'est un peu pour tout le monde. Je veux dire que c'est comme une peur irrationnelle, je sais que ça ne va pas arriver mais je ne peux pas sortir sans avoir pris. » (Frankie)

Quant à la méthode de consommation, le geste de se piquer avec une seringue, n'est pas désapprouvé, ce sont plutôt ses conséquences sur le corps et l'augmentation de la dépendance au produit qui leur posent problème. Les jeunes font très souvent référence à leurs veines qui disparaissent, à leur corps qui s'amointrit et à l'impression de manquer de plus en plus de force.

« J'ai vu un médecin aux urgences et il m'a dit que s'il me fallait une injection d'urgence, j'étais foutu quoi car le temps qu'on trouve une veine et qu'on se rende compte qu'il faut piquer dans l'artère, je suis foutu quoi. » (Fred)

Ce corps ressenti comme mal en point et leur dépendance physique et psychologique au produit sont vécus comme une privation de liberté, une sensation d'étouffement ou une mise en cage, un arrêt sur image de leur existence. C'est en se comparant à d'autres jeunes non-

consommateurs de leur âge qu'ils ont l'impression que le temps s'est arrêté pour eux. Souvent, le sujet de l'avancement dans les études ou l'exercice d'une activité professionnelle sécurisante sont mis en avant pour signifier la distinction entre leur mode de vie et celui des jeunes non-consommateurs.

« Quand tu croises d'autres jeunes de ton âge, tu as la sensation que vous êtes pareils ? *Je serai pareil le jour où je retournerai à l'université. Qu'est-ce que tu sens qui est différent ? En dehors des études pas grand-chose. Et il y a la situation familiale. On va dire que je ne vis pas seul mais à part ça, il n'y a rien.* » (Martin)

2. La stigmatisation du toxicomane

Les jeunes rencontrés dans le cadre de cette recherche conçoivent qu'être un jeune injecteur, c'est se rapprocher de l'identité du toxicomane. Ils ne se sentent pas offusqués d'être « toxicomane », ce qui les blesse et les plonge dans la honte, ce sont les définitions et les descriptions qui sont véhiculées sur leur situation dans le savoir populaire, les médias ou l'art. En quelque sorte, si cela provient de « l'extérieur », du monde de la norme sociale, c'est interprété comme un propos insultant, réducteur et désobligeant.

« Dans les films par exemple, dès que tu as un personnage héroïnomanes qui débarque, ça sera toujours un personnage aux allures de gros dégueulasse complètement débraillé et qui comprend plus rien à la vie. Et les gens à force de voir ça, ils pensent que c'est ça. Mon copain, il a fait une formation pour être maître-chien et j'ai lu le fascicule qu'il devait étudier et il y avait toute une partie sur les différentes drogues et en ce qui concernait les héroïnomanes c'était : attention, en vous approchant d'un camé car le fait d'avoir quelqu'un qui représente l'autorité auprès de lui ça va le stresser et donc il peut mordre en se mettant en colère et du coup vous pouvez attraper certaines maladies. Et aussi, il disait : souvent vous pouvez retrouver des héroïnomanes sur un matelas dégueulasse à même le sol dans son propre vomi et sa propre déjection. Et un tas de trucs comme ça, ouais mais bon. C'est clair que quand t'es en manque t'as la chiasse mais tu prends le temps d'aller aux toilettes quoi... Il disait aussi que la

morphine et l'héroïne effaçaient nos douleurs et qu'on oubliait ce que signifiait le mot douleur et que du coup, on n'avait plus de sentiments comme la joie ou l'amour et donc qu'un camé était vide... Ils se trompent, les gens qui sont dans la drogue, ce sont des personnes trop sensibles et qui n'arrivent pas à trouver d'échappatoire. Ils sont trop sensibles donc ça les aide psychologiquement. »
(Frankie)

Pour les jeunes usagers, cette manière de concevoir le toxicomane a comme conséquence que certains non-consommateurs, parfois des amis proches, tendent à profiter sans gêne et abuser de ce que qu'ils peuvent posséder : logement, argent, nourriture.

Les jeunes acceptent cependant le terme « toxicomane » dans certaines circonstances. La première circonstance concerne les services socio-sanitaires tels que les comptoirs d'échanges de seringues, car ils s'y sentent en confiance et respectés dans la mesure où ces services n'ont généralement pas comme but de les contraindre à arrêter mais bien de préserver leur santé, quels que soient leurs choix par rapport à la consommation de drogues. La seconde circonstance se rapporte aux cas où le terme est utilisé entre eux, ce qui est rarissime d'après les jeunes rencontrés. Selon eux, on ne se désigne pas soi-même de la sorte et ils se considèrent comme bien plus que cela, bien plus que ce à quoi la société a tendance à les réduire.

Certains jeunes ont leur propre interprétation de la notion de « toxicomane ». Ils estiment qu'être toxicomane, cela signifie être accro à une substance et rien d'autre, allant jusqu'à généraliser la définition à tout type de dépendance : un accro au chocolat est tout aussi toxicomane qu'un accro à l'héroïne.

« Ben pour moi, toxicomane, c'est quelqu'un qui est dépendant. Donc comme on est tous dépendant à quelque chose, même quelqu'un qui ne prends pas de drogue est toxicomane. Fin, peut-être pas toxicomane, toxicomane mais on a tous besoin de substance comme l'eau et le sucre. » (Chris)

D'autres vont délimiter l'étiquette du toxicomane en désignant les substances dont on peut être accro comme l'héroïne ou la cocaïne.

« Dans le sens où toxicomane veut dire quelqu'un qui est accro et prend des drogues, c'est approprié dans ce sens-là mais, heu, voilà, c'est un mot que l'on va utiliser pour se faire comprendre mais c'est clair que soi-même on s'en qualifie pas. » (Frankie)

D'après tous ces jeunes, la vision du toxicomane colportée par la société toucherait aussi le monde de la consommation et elle conduirait même aux abus dont les jeunes sont souvent victimes.

« Ma famille, c'est mon chien et mon gsm. C'est ça ma famille, j'ai pas d'amis. Et si ça existe, les amis ça doit être comme les fées, il faut y croire pour les voir. Oui, j'ai eu des amis qui me volaient, j'ai eu des amis qui profitaient. Je me dis qu'ils se sont dit : c'est qu'un pauvre drogué, il doit pas savoir, il est pété. Mais t'inquiète que même si je pique du nez et que je commence à baver, je sais quand les choses ont changé et qu'on m'a piqué des trucs. Je me suis fait abusé tant par des gens dans la conso que hors conso qui se disaient surement : c'est un drogué, il a le cerveau raplapla. Alors que c'est totalement stupide. » (Chris)

Face à des abus de confiance qui dépassent les limites de l'acceptable, les jeunes perdent souvent confiance dans leur capacité de juger et déterminer qui peut être considéré comme une personne de confiance ou non, au point de choisir de vivre seul(e), même dans la rue. Conscients du risque que cela représente, ils mettent en place des stratégies de protection comme aller chercher tous les jours leur dose de méthadone dans un dispensaire pour ne pas se la faire voler, vivre en duo avec une seule personne de confiance, ne jamais sortir ou pas trop bouger une fois la dose d'héroïne achetée, ne consommer que dans des endroits clos et cachés ou encore utiliser des armes telles qu'une matraque télescopique, un couteau, une bombe anti-agression, un coup de poing américain ou une batte de base-ball.

« Ben moi, je vis au jour le jour. Là je me débrouille pour dormir à gauche ou à droite, je regarde à trouver des coins où je vais dormir tranquille, où il n'y a pas un connard qui va me faire chier, quand je dis faire chier c'est bien plus que de faire du bruit quoi. Celui qui va me faire chier si j'ai une arme sur moi, je vais le planter et un point c'est tout. Mais là je suis en train d'aider un ami à trouver un appartement pour ne pas qu'il aille en prison parce que c'est le seul qui m'a

toujours aidé même quand j'étais en galère. C'est important d'avoir quelqu'un en qui on a confiance parce que tu sais que voilà si tu dois déposer ton sac quelque part tu sais le confier à cette personne. Ça c'est vraiment une super bonne chose. » (Youri)

La présence d'un chien dans la vie de certains jeunes injecteurs comporte une double utilité. Il est une présence dissuasive voire une arme mais aussi un être de confiance qui remplace la présence d'un être humain à tel point que si celui-ci disparaît, il s'en suit des moments de dépression et de mal-être intenses qui les poussent à consommer davantage pour oublier la perte. Ceux qui vivent seuls et en rue choisissent très souvent cette solution pour s'en sortir.

Qu'est-ce qu'il te donne ce chien que tu peux pas obtenir des gens ? Ouf, je pourrais remplir un dictionnaire ! Ben vas-y... Fidélité, complicité, douceur et protection. C'est mon avatar, c'est l'extension de moi-même et moi je suis l'extension de lui. Tout ça tu ne l'as jamais ressenti de la part d'un être humain ? Si mais à des degrés différents mais je préfère celle de mon chien. Mon chien, il va jamais me faire un coup foireux comme partir avec mon portefeuille ou même me faire du mal, il ne le fera pas. » (Chris)

Pour tous les jeunes interviewés, consommer ne se fait pas n'importe où, il est nécessaire de se protéger du regard d'autrui : du public des non-consommateurs dont les yeux inquisiteurs leur font violence, de la police qui n'agit pas de manière tendre avec eux mais aussi des autres consommateurs qui risquent de les voler comme de tenter de profiter de leur dose. Les jeunes de la rue seront plus enclins à consommer dans des lieux où il est possible de se cacher comme les parcs, les squats ou chez une personne qui possède un logement individuel. Quant aux jeunes qui vivent en appartement, ils privilégieront leur espace de vie car ils s'y sentent en sécurité puisque c'est eux qui décident qui peut y entrer et s'ils vivent en collocation, ils connaissent bien les défauts et les qualités de leur colocataire, ce qui les rassure.

Certes, ils se cachent du regard des autres mais il semblerait que les jeunes héroïnomanes injecteurs en rue comme en appartement, partagent le même rapport à l'esthétique : le regard d'autrui sur leur corps et leur comportement n'est pas conçu comme une priorité, mis à part le regard sur l'injection elle-même. Ils soulignent tous que l'héroïne permet de se détacher

des obligations de maintien qu'impose la norme : on peut ne pas être lavé, avoir un jeans sale, des chaussures trouées, avoir l'air malade. Ils en parlent comme d'une libération.

« On vit dans un monde fort sollicité par la publicité et les critères de beauté où les gamines de 5 ans sont déjà complexées et sérieusement, j'en connais qui ont 7 ans et qui sont déjà fort complexées par leur corps et moi quand j'étais petite j'étais déjà fort complexée. Tandis qu'en prenant de la came... par exemple sortir en ayant les cheveux gras c'est désagréable parce qu'on se dit qu'on ressemble à rien et blabla et quand on prend de la came, on s'en fout. Et quand même ça m'a changée dans le sens où, il y a plus de « je m'en fous » et je trouve cela positif dans le sens où un bête exemple, je ne me suis pas épilée, ben, c'est pas grave, je sors quand même au lieu de me prendre la tête en me disant : faut le faire parce que c'est pas esthétiquement beau. Ça m'a appris à m'en foutre et à faire les choses parce que j'en ai envie. C'est tout quoi. » (Frankie)

Comme Frankie, les jeunes ne semblent pas pâtir de la double stigmatisation qui lie came et rue, ce qui ne signifie pas pour autant, on l'a vu, qu'ils ne ressentent pas le regard d'autrui comme une offense. Ils n'élaborent pourtant pas de stratégies de maquillage de leur réalité. Ils se donnent au monde tels qu'ils sont et le symbolisent comme une attitude de déconstruction et d'opposition aux normes en vigueur.

C'est par un autre biais que les jeunes injecteurs font valoir leur prise de conscience des étiquettes qui les offensent. Chacun élabore à sa manière, et le dit souvent avec fierté, un code de l'honneur composé d'une ou plusieurs règles sacrées qui permet de ne pas se sentir confondu avec l'image déshumanisante que leur renvoient sans cesse les péripéties de leur parcours et de leur situation. Ces règles leur permettent de se sentir encore comme des êtres humains à part entière.

« Je ne vole que dans les grands magasins pour manger, pour ce qui est de l'argent de la drogue, je fais la manche. » (Fred)

« J'ai commis des vols, c'est vrai mais je ne violerai jamais quelqu'un, j'ai vu ce que ça fait sur ma mère et c'est un zombie maintenant. » (Chris)

Enfin, être un jeune injecteur de came, c'est être bien plus que cela mais c'est aussi prendre conscience de soi dans la comparaison avec ceux qui imposent un regard désobligeant et réprobateur comme avec les non-consommateurs de leur âge. Si ces jeunes se ressentent comme jeunes en raison de leur âge, une nuance s'impose : le fait de se sentir plus âgé par l'expérience de la difficulté engendrée par l'enfance et créée par la dépendance et le temps sans fin qui stagne sous la défonce. C'est à partir de ce constat que certains prendront le chemin de rompre avec la came et que d'autres échafauderont le projet d'en venir à bout un jour, peut-être.

VI. Rompre avec la consommation d'héroïne

Cette partie va tenter de mettre en évidence le sentiment des jeunes par rapport à la possibilité d'arrêter la consommation d'héroïne mais aussi le parcours de ceux qui ont déjà posé des actes dans ce sens.

Ce qui poussent les jeunes à y penser c'est le « cycle infernal de la came » : se lever pour en prendre, se bouger pour en chercher, stresser de ne pas en trouver, vivre d'atroces douleurs quand on n'en trouve pas à temps, consommer obligatoirement soit en prévision d'un mal, soit parce qu'on est en manque, retourner en racheter pour le lendemain, trouver l'argent nécessaire pour s'en procurer... C'est la lassitude et la fatigue de l'exercice de cette incessante spirale qui est révélée par ces jeunes comme l'élément déclencheur qu'il est temps d'entrevoir une fin à la dépendance. Certaines situations particulières peuvent également favoriser ce processus.

A. La méthadone

Tous les jeunes ayant participé à cette étude expliquent très clairement que fréquenter des services délivrant des soins aux usagers de drogues ne se fait qu'au moment où ils ressentent physiquement et psychologiquement la dépendance à l'héroïne. Mais aussi lorsque la galère devient trop rude à supporter, lorsqu'ils n'en peuvent plus de courir après cette came et qu'ils commencent à espérer une autre vie. Expliqué d'une autre manière, l'élément déclencheur semble apparaître lorsque la dépendance engendre la sensation d'une perte de contrôle, lorsque le produit a pris toute la place, lorsqu'il commande les actions entreprises au quotidien. Cette période est très mal vécue par ces jeunes et engendre la recherche d'alternatives pour limiter la dépendance.

« Je commence à réfléchir pour arrêter et je pense que ça va être bientôt parce qu'après le travail, je dois toujours aller trouver de quoi consommer et c'est une contrainte qui commence à me fatiguer. Et si mon patron ne me paie pas, je dois emprunter pour payer ma consommation. Je pense que je vais prendre un peu de méthadone et puis j'arrêterai tout seul. » (Michal)

« Ben pour moi, le fait d'être accro, c'est un problème. Ouais le fait d'être dépendant, c'est un vrai problème parce que j'ai jamais été dépendante de quoi que ce soit. C'est ça puis c'est ça que je sais que si tu prends pas t'es en manque et t'as aussi le manque psychologique, t'es pas bien, les angoisses aussi. Et je suis allée demander pour un traitement à la méthadone, donc j'ai commencé à en prendre et je consomme en même temps. » (Frankie)

C'est aussi en cela que la méthadone n'est pas un gage de sortie de la came, elle est certes un pied en avant mais elle peut aussi entraîner un prolongement du parcours du jeune dans l'injection. En effet, tous les jeunes qui étaient encore dans la came au moment de la présente recherche prenaient de la méthadone en plus de leur consommation d'héroïne, et les plus investis dans « le shoot de came » se l'injectaient, tandis que les autres l'avalèrent⁸. Ceux qui s'injectent de la méthadone décrivent le shoot de ce produit comme générant la sensation d'être vivant, de sentir un regain de vitalité dans le corps, un effet qu'ils n'ont plus ressenti depuis longtemps avec leur dépendance à la came. Pour eux, c'est dû au fait que la méthadone est un produit pur qui réveille les sens. Certains prennent même le risque de développer des abcès au bras, d'autres font en sorte que le pharmacien prépare les gélules sans gélifiant. Une majorité d'entre eux explique que c'est en fréquentant d'autres toxicomanes dans les centres qui délivrent de la méthadone qu'ils ont appris à la shooter.

« Tu prends de la méthadone ? Oui, je fais un traitement méthadone pour ne pas être malade. Ça permet aussi de ne pas prendre d'héroïne si je n'en ai pas envie quoi. Comme ça c'est plus une obligation. Tu l'ingères ou tu la shootes ? Je la shoote parce que je ressens plus d'effets que l'héroïne, c'est plus pur ouais. Ça me fait plus quoi. » (Fred)

Pour ces raisons, ils sont beaucoup à avoir hésité à prendre de la méthadone car ils la décrivent comme une drogue qui en remplace une autre, qui peut être encore plus vicieuse par son aspect sain mais engendrer de solides manques si l'on ne peut s'en procurer et encore les tenter à consommer par injection.

⁸ Les termes « gober » et « manger » étaient utilisés par les jeunes interviewés pour signifier l'action d'avalier la méthadone.

« La méthadone, c'est surtout plus pour l'héroïne, c'était au départ pour arrêter l'héroïne. Et je m'en mords les doigts d'avoir pris de la méthadone parce que si j'avais su, j'aurais préféré être malade pendant 7 jours parce qu'on est beaucoup plus dépendant de la méthadone que de l'héroïne. En plus, je la shoote parce que c'est vraiment une sensation d'électricité dans le corps, on se sent revivre. »
(Chris)

« Je n'ai pas voulu prendre de métha pour arrêter parce que le problème de la métha, c'est qu'on a l'influence de l'injecter. Et moi, je me suis injecté pendant 10 ans, de 16 ans à mes 24 ans. » (Martin)

Un bon nombre regrette d'y avoir goûté mais son statut de produit licite les a convaincus qu'il s'agit d'une solution viable pour échapper de temps en temps, voire définitivement, au cycle infernal de l'héroïne. En quelque sorte, la méthadone plaît aux jeunes parce qu'elle est facile à trouver et qu'elle ne demande pas de devoir se débrouiller pour en trouver et en acheter, de se cacher pour en consommer. Elle donne à leur vie un semblant de normativité tout en permettant de ne pas rompre avec un mode de vie plus alternatif.

Quant à ceux qui ingèrent la méthadone, ils expliquent qu'ils la « gobent » ou la « mangent » parce qu'ils ne pratiquent pas encore uniquement l'injection mais la partagent avec la fumette et parce que beaucoup d'entre eux espèrent se donner une chance de rompre non seulement avec la came mais aussi avec la pratique de l'injection. Ils pensent que s'injecter un produit qui a pour vocation première de se substituer à l'héroïne aurait pour résultat d'amplifier leur problème de dépendance en la multipliant par deux.

Les jeunes soutiennent néanmoins que, quelle que soit la manière de prendre la méthadone, la possibilité de sortir de la spirale de la consommation dépend surtout d'autres facteurs. Les jeunes qui sont encore dans la came ont beaucoup de difficultés à imaginer une vie sans ceux qu'ils ont rencontrés. On l'a vu, la vie en groupe est privilégiée dans le milieu de la consommation d'héroïne et elle participe à la construction d'un mode de vie particulier et unique. Les jeunes aiment rappeler que consommer de l'héroïne, c'est bien plus que le geste de consommer, c'est un réseau d'amis, une ambiance de groupe, des souvenirs qui créent des liens avec certains, une dépendance psychologique, une manière de combler un énorme vide, une activité qui conditionne un moment de l'existence, un étalon qui imprègne et évalue ce

qui est bon ou mauvais. Toute une dynamique dont il n'est pas simple de rompre le rythme. Tous pensent que pour sortir de la came et des drogues définitivement, il faut rompre une fois pour toute avec tout ce qu'ils ont construit pendant cette période qui restera à jamais importante et marquante.

« En réalité, je pense que tous les camés voudraient arrêter mais ça va tellement plus loin que ça, ça va tellement plus loin que l'envie que c'est pas si facile parce que je pense que si c'était juste physique, il n'y aurait quasiment plus de dépendants. Si c'était si facile de vouloir tout simplement, il n'y aurait quasi plus personne d'accro... C'est ça, il y a la dépendance physique, la dépendance psychologique au milieu, aux amis. Ceux qui ont arrêté, ce sont ceux qui ont coupé les ponts avec le milieu et leurs amis. » (Frankie)

La vie pourrait toutefois être réinventée autrement si survenait un événement fort comme la rencontre d'un amour passionné. Une autre manière de se donner de l'adrénaline pour entreprendre autre chose et combattre le vide laissé par l'arrêt de l'héroïne.

« Ben si j'étais dans la passion amoureuse avec quelqu'un qui ne consomme pas, je pense que ça m'aiderait à arrêter, il y aurait quelque chose qui me ferait penser à autre chose que la came. Mais tant qu'on ne le vit pas, on ne le sait pas. » (Frankie)

Au-delà du fantasme et des désirs projetés, il arrive effet que des événements marquants aient réellement eu un impact sur la trajectoire de consommation de certains jeunes. Ayant entrepris de rompre avec la came, ceux-ci expliquent qu'ils y sont parvenus parce que des événements parfois heureux, et souvent malheureux, ont provoqué dans leur esprit une sorte de remise en question radicale, comme un séjour en prison (cf. *infra* le cas de Marc) mais aussi un dégoût de soi qui atteint la limite du supportable.

« J'en avais marre d'être malade et de toujours devoir faire quelque chose pour avoir de l'argent et acheter de l'héroïne. J'étais devenu voleur, menteur, j'ai fait beaucoup de laides choses pour avoir de l'héroïne. Je suis allé voir un médecin qui m'a fait tester la méthadone, je l'ai commencé et puis j'ai arrêté définitivement l'héroïne avec la méthadone. » (Jacinto)

Toutes ces situations fortes ont permis à ces jeunes de rompre avec la came mais tous n'ont pas quitté le milieu de la dépendance aux drogues et arrêté de s'injecter pour autant.

B. Le sevrage sec

Martin est le seul jeune parmi les jeunes rencontrés qui ait effectué « un sevrage sec », un arrêt de sa consommation d'héroïne en injection sans aucun traitement de substitution. Il n'a pas accompli ce sevrage seul mais avec l'assistance d'une association d'aide aux usagers de drogues. Malgré cette aide extérieure, pour expliquer ce sevrage sec, la question s'est posée de savoir si la trajectoire de vie de ce jeune présente des éléments qui la distinguent des autres : a-t-il connu dans son parcours un incident particulier qui l'aurait poussé à choisir cette voie ? A l'analyse, il s'est avéré que le discours de Martin sur les conditions de ses années en injection rejoint celui des autres jeunes : lui aussi a connu la rue et ses abus, lui aussi a été incompris et rejeté par sa famille. La seule différence se trouve dans la manière dont il interprète son passage dans l'injection et dont il semble en quelque sorte avoir fait le deuil de son passé, de ses souffrances qu'elles émanent de lui-même ou qu'elles aient été provoquées par d'autres. Un deuil qu'il est parvenu à mener, même sans le pardon ou le soutien de ses proches.

« Comment tu t'es retrouvé à la rue ? Ce qui s'est passé, c'est que j'ai commencé à fumer des joints puis ça été la décadence. Je suis passé du joint à l'héroïne et je me levais plus, j'allais plus à l'école. Pourquoi t'as commencé à fumer ? Ben c'était pour mes angoisses mais ça ne m'a pas fort aidé. Je croyais en la religion jamaïcaine. C'est surtout que j'étais en révolte et ils m'ont mis dehors du jour au lendemain. Tu leur en veux d'avoir fait ça ? Non plus maintenant mais apparemment eux m'en veulent toujours. » (Martin)

Le récit de ce jeune homme de 25 ans relate un parcours sans amertume ni regrets comme si les choses devaient se dérouler comme elles se sont passées. Dans son discours, le verbe « vouloir » est omniprésent. Pour lui, ce qui lui est arrivé et quelle que soit la manière dont cela s'est manifesté, au fond il l'a voulu. C'est en ces termes qu'il parle de sa dépendance :

« Tu penses que si tu étais resté avec des gens qui consommaient moins et autrement, tu penses que tu serais tombé dedans ? *Non, j'avais tout de même une volonté d'explorer la défonce ! C'était une volonté ou une nécessité ? C'était une volonté qui est devenue une nécessité, le besoin de trouver de l'héroïne. Mais l'héroïne, c'est quelque chose qui est venu dans ma vie et je n'ai pas pu faire autrement que d'en consommer.* » (Martin)

Serait-ce alors la réalisation de ce désir tant attendu par de nombreux jeunes injecteurs et souvent évoqué comme une perspective impossible, la rencontre d'un être aimé et aimant, qui lui aurait permis d'enclencher sa sortie de l'univers de la dépendance ?

« *Il y a un an, je vivais encore dans une squat. Ha ok, mais donc tu as arrêté de vivre dans la rue en même temps que l'injection d'héroïne ? Oui, oui, c'est vrai. Qu'est ce qui s'est passé pour que tu aies changé de cap radicalement ? J'ai trouvé une fiancée et on a pris un logement, c'est ce qui fait que je me suis calmé.* » (Martin)

Ainsi, son parcours dans l'injection a réellement pris fin lorsque Martin a rencontré une personne avec laquelle il a eu envie de partager sa vie. Pour lui, c'est grâce à cette rencontre que quitter le monde de l'héroïne et ceux qu'il fréquentait n'est plus apparu comme impossible. S'il semble avoir rompu tous les liens avec la consommation, il n'a pourtant pas totalement rompu avec la rue : comment aborde-t-il cette rue qu'il a parcourue pendant presque dix ans pour se doper ?

« *Donc tu utilises toujours les services propres à la rue même si tu dis avoir rompu tous tes liens avec la conso ? Ben oui, je vais toujours en squat mais plus pour les mêmes raisons qu'avant, j'y vais pour faire réparer un truc ou autre. Et puis j'emprunte la rue tous les jours mais comme quelqu'un de civilisé. Pourquoi t'as pas toujours été quelqu'un de civilisé ? On va dire que j'étais pas comme tout le monde parce que je m'injectais de l'héroïne.* » (Martin)

Par cet extrait, on peut comprendre que cet ancien injecteur a également fait un travail de démystification de la rue comme espace de consommation et qu'à présent, il la symbolise en

fonction de sa nouvelle conception de l'existence, ce qui lui permet en quelque sorte de ne pas éviter cet espace mais de le traverser, voire de l'utiliser autrement.

Cependant, il ne suffit pas d'avoir fait le deuil de son temps dans la consommation d'héroïne pour que tout ce passé s'annule. Il reste souvent des inconvénients : ce que pensent les autres et comment ils ont vécu ce passage dans l'héroïne. On l'a vu, la recherche d'argent est essentielle quand on est dépendant. Se retrouver les poches vides arrive très souvent, ce qui pousse à la débrouille et à poser des actes qu'une personne n'aurait peut-être pas accompli dans d'autres circonstances comme voler, mentir, abuser de la confiance d'une personne, commettre des actes de violence physique... Ces actes-là restent très longtemps gravés chez ceux qui en ont été les victimes ou les spectateurs. Martin se rend compte que ce qu'il nomme des « étiquettes » reste collé encore longtemps à la personne et que ces étiquettes ferment parfois les portes d'espaces-temps qu'il aurait aimé connaître.

« On peut rencontrer des gens qui ne se défoncent pas dans les squats ?
Oui, comme au X ! T'y es déjà allé ? Oui mais on m'a restreint la possibilité de pouvoir y aller. On me considère un peu pour un voleur pour je ne sais quelle raison. Ce qui n'est pas du tout vrai ! On attrape vite des étiquettes et quand on a sa copine qui en a déjà une d'étiquette qui n'est pas vraie non plus, on se retrouve dans une situation assez difficile avec le X. Le X, c'est un peu le squat de luxe ? Ouais, c'est un squat de luxe. Il faut le pass pour y entrer mais ça c'est encore autre chose, c'est un peu compliqué. » (Martin)

Il est donc encore long le chemin de la reconnaissance de soi auprès des autres. Après ne plus « être dedans », il arrive que l'on se prenne encore cette image négative en pleine face et ce n'est pas toujours évident de ne pas replonger. D'ailleurs, même si Martin semble montrer qu'il est une personne déterminée avec une volonté de fer, il avoue que, de temps en temps, il fume encore « à l'allu », comme il dit. C'est qu'il n'est peut-être pas encore définitivement sorti de ses démons. Toutefois, cette interrogation sans réponse pour l'instant ne remet pas en question la possibilité de réussir le deuil d'un parcours dans la drogue et de le voir non comme une faute mais plutôt comme une expérience enrichissante.

« Dans la défonce et aujourd'hui, t'as la sensation d'être le même jeune ?
*Je suis le même jeune. C'est juste différent parce que j'ai mûri quand même avec
la drogue, oui, j'ai mûri. »* (Martin)

C. Dans la cocaïne

La question de la dépendance à l'injection de cocaïne aurait pu être placée dans la précédente partie car tous les jeunes cocaïnomanes en injection décrivent leur situation comme étant « dedans ». Néanmoins, ces jeunes ont, à présent, troqué l'héroïne pour de la méthadone et s'adonnent au shoot de cocaïne de sorte que leur dépendance n'est plus du même ordre que celle décrite dans la came. Avec l'injection de cocaïne, il semble que ce n'est pas tant le contrôle d'un mal physique qu'il faut sans cesse contrer qui est recherché mais bien le contrôle d'une blessure psychologique qui, de temps en temps, réapparaît et demande sa dose pour être dissolue. Le produit reste encore un remède immédiat mais il n'engendre pas la même présence, les mêmes actions, il ne semble pas prendre une place prépondérante dans l'existence de l'individu, comme c'est le cas avec l'injection d'héroïne. L'utilisation de l'injection, dans ce contexte, est perçue comme l'unique moyen d'atteindre le flash, l'oubli pour un temps de ce qui oppresse la pensée.

« En fait ce qui m'a fait accrocher, c'est quand j'ai fait mon premier shoot de coke, là, c'était fini, en faisant mon premier shoot de coke, je signalais pour des années parce que la came c'est pas la même chose qu'un premier shoot de coke, c'est Wow. C'est fou ! C'est comme un élixir de jouvence. C'est d'ailleurs pour ça qu'on recommence à chaque fois, c'est pour avoir ce même effet tout en sachant que ça n'arrivera plus. Mais c'est vrai la coke c'est psychologique. Ce que je veux dire quelque part c'est que c'est pas la drogue que j'aime bien mais c'est ce laps de temps où on ne pense pas à ces choses-là qui ne sont pas agréables. » (Chris)

Tous les jeunes cocaïnomanes de cette étude ont donc connu une dépendance à la came dont une majorité en injection et une minorité en fumette qui les a entraînés dans de nombreux tourments qu'ils voient comme un espace-temps rempli de regrets et de fautes. Ils ont gardé un goût amer de cette époque qu'ils tentent d'oublier avec la cocaïne. Pour eux, le parcours dans la came était principalement dû aux douleurs de leur enfance. Quant à la cocaïne, elle

est un remède éphémère qui leur permet non seulement d'oublier les souffrances de l'enfance que la came n'a pu cicatriser mais aussi les regrets de ce temps passé dans l'héroïne. C'est le paradoxe de ces jeunes : d'un côté, ils se sentent plus forts d'avoir vécu les péripéties de la débrouille que leur a imposées leur dépendance et, d'un autre côté, ils se sentent fatigués d'avoir toujours à se battre et de devoir reconstruire une vie mille fois détruite.

Ils ont en commun un même sentiment, celui de ne plus avoir la force de combattre les situations de pics d'anxiété, de conflit, d'animosité, de frustration. Un usager de cocaïne, Jacinto, a utilisé une remarque assez significative : « *Plutôt que de faire mal aux autres, je préfère me faire du mal à moi-même* ». D'une certaine manière, ces jeunes pensent mieux encaisser la douleur et la violence en la subtilisant par l'injection de cocaïne, car ce geste leur est routinier, balisé dans leur corps et leur pensée. Ce comportement, ils le maîtrisent et, par conséquent, il ne les bouscule pas et ne les fatigue pas. C'est en ce sens que s'injecter de la cocaïne est ce qu'ils ont choisi pour retrouver le calme au sein de leur être.

Un seul ne semble pas partager cette posture, c'est Marc. Ce jeune injecteur de cocaïne est un ancien fumeur d'héroïne et non un injecteur. Il consomme certes de la cocaïne pour les mêmes raisons que les autres mais il n'est pas venu à l'injection par le même chemin. Alors que l'héroïne et l'injection font un tout pour l'ensemble des injecteurs de cocaïne rencontrés, pour Marc, il faut distinguer l'utilisation du produit de son mode de consommation. Il décrit l'injection comme l'occasion de risquer la mort.

« Puffff, c'est par rapport à moi parce que je sais que si je me mets une seringue avec une assez forte dose, il y a moyen que mon cœur dérape. Je le sais, c'est pour ça que je voulais me foutre en l'air avec ça. Je m'en foutais, j'avais plus rien. Je veux dire, j'ai personne derrière moi. » (Marc)

Marc a fait deux séjours en prison. L'année qui a suivi sa première sortie de prison, il a continué à fumer de la came mais au bout de cette année-là, il a entrepris un sevrage à l'aide d'un traitement à la méthadone dans une association bruxelloise d'aide aux toxicomanes. Il est retourné en prison, et voilà ce qu'il en dit :

« Ben avec la came et tout ça quoi, tout s'est éloigné de moi et je me suis rendu compte de rien. Je me suis rendu compte de rien, j'ai eu les yeux fermés. J'ai seulement ouvert mes yeux quand je me suis retrouvé une seconde fois en prison, à Forest et que je n'ai pas eu le fax du médecin pour prendre ma méthadone. J'ai dû faire un sevrage sec à la métha et pendant 2 mois et demi et je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais encore ici quoi. J'avais la haine parce que je n'avais plus rien à faire là quoi. Et quand je suis sorti de Forest, je ne prenais plus rien pendant 2 mois et j'ai de nouveau eu un coup dur. J'ai recommencé à fumer de la came et à voler et je me suis dit : il faut que je coupe court à tout ça. Et je suis retourné à la MASS pour faire une nouvelle demande. Et puis voilà, j'ai shooté de la coke et tout mais j'ai plus jamais pris de l'héro depuis. » (Marc)

Son second séjour en prison a déclenché une prise de conscience capable de le faire tout arrêter à sa sortie de prison. Il a en effet tenu deux mois sans rien prendre mais les ennuis ont recommencé alors qu'il semblait avoir mis tout en place pour parvenir à une vie en dehors de la rue et de la consommation. Il se sent à nouveau lâché par des représentants de la norme, ceux avec lesquels il tente de se réconcilier après des années de révolte. Il décide de jouer avec sa vie sans s'assurer une mort immédiate car il est encore mitigé entre le « c'est la fin » et le « tout peut encore s'arranger ».

Marc, contrairement à Martin, ne semble pas avoir eu les conditions nécessaires pour s'inscrire dans l'abstinence. D'une part, il n'a pas choisi d'entreprendre un sevrage sec mais celui-ci s'est imposé à lui pour les circonstances précitées. Il ne s'y était donc pas préparé psychologiquement et physiquement. D'autre part, même s'il s'est avéré dans un premier temps positif, son séjour en prison a eu pour conséquence d'interrompre l'assistance dont il bénéficiait comme personne sans ressource. A sa sortie de prison, il s'est donc retrouvé complètement démuné face à ses angoisses. A court terme, il a tenu le coup en faisant les démarches dont on l'assurait qu'elles entraîneraient une aide mais, sur le long terme, la corde cède car rien ne va : retour à la rue, retour auprès de ceux qu'il connaît, des consommateurs, retour auprès d'un univers qui l'encourage à ne plus croire en la société, retour auprès de ce qu'il connaît le mieux : une substance pour oublier sa colère.

Son corps et son esprit ne sont cependant pas encore en état de grâce, il ne veut plus tomber dans une consommation qui l'enlève. La cocaïne semble tout à fait correspondre à ce qu'il

recherche, sauf qu'il est en colère contre lui-même et le monde entier au point d'avoir envie de se faire mal. Dans ces circonstances, la tentative de sevrage prend une autre tournure : il décide de renouer avec un traitement méthadone et de goûter à la cocaïne en injection. Pour Marc, l'injection symbolise une fin en soi, une radicalisation de sa démarche de consommation qu'il tempère en se tournant non plus vers la came mais vers la cocaïne. Et c'est seul qu'il s'injectera ce produit la première fois. C'est une forme d'entre-deux, espace-temps entre colère destructrice et envie de vivre qui l'ont incité à se tourner vers une consommation de cocaïne en injection.

Lors du dernier entretien, Marc avait rencontré une fille dont il était tombé amoureux, avec laquelle il tentait de décrocher, même s'il galérait encore. L'amour, un second boum, dont ont tant parlé ces jeunes. Un événement capable, selon Marc, de le faire sortir de la consommation, une dernière fois parce qu'il est épuisé.

« Je fais tout ce qu'il faut et il n'y a rien qui va. Voilà quoi même si ça fait un petit temps que je n'ai plus touché une seringue, il n'y a quand même rien qui va quoi. Ben voilà, c'est étrange. Rien ne va, la famille, administrativement, je fais tout mais ça bloque. Je ne comprends pas. J'ai tous les papiers, je fais toutes les démarches et il y a le CPAS qui me bloque l'argent. Quand j'avais 19 ans, je vivais à la rue mais j'avais toujours de l'argent dans ma poche, j'arrivais toujours à trouver pour ci ou pour ça. Je ne pensais pas qu'on pouvait tomber plus bas. J'espère que je vais sortir la tête de l'eau. Là, j'en peux plus, je suis vraiment à bout... Mais tu vois avant quand il m'arrivait des trucs comme ça, j'abandonnais, mais maintenant je lâche plus, je m'accroche. Je ne lâche plus l'affaire parce que si je lâche l'affaire, je perds pied, c'est fini. Et si je lâche l'affaire, c'est comme j'ai dit à elle (sa petite amie) : je vais tuer ou je vais me faire tuer. Donc voilà. Non, il faut pas que je perde pied là si non ça va pas être 1 an ou 2 ans, ça va être 10 ou 15 ans. Ha, heureusement qu'elle est là. » (Marc)

Le parcours de Marc semble être un cas singulier par rapport aux récits des autres jeunes rencontrés, mais l'est-il réellement dans cet univers de la consommation ? L'hypothèse peut être posée que la consommation de cocaïne par injection chez d'anciens héroïnomanes se situe entre une sensation de dominer à nouveau sa vie et une lassitude face à un corps et un psychisme qui se désagrègent et à la difficulté de se trouver une place dans la normativité.

La preuve en est que lorsqu'ils abordent la manière dont ils ont rompu avec l'injection d'héroïne, ils évoquent assez souvent le fait qu'aujourd'hui, on ne pourrait plus dire qu'ils sont injecteurs.

Par ailleurs, ceux qui sont dans la rue aiment souligner qu'ils tentent d'effacer par une certaine esthétique les stigmates de la rue en évoquant qu'ils sont « propres sur eux ». Certains soulignent porter des habits dont le modèle est un signe de qualité et de solidité :

« Mais moi, je ne me considère pas tellement comme un SDF ou un clochard mais plus comme un globetrotter. J'aime bien faire attention à mon apparence, j'aime bien. J'aime pas quand on me voit avec mon sac et mon chien qu'on dise : ha c'est un clochard. J'aime pas qu'on dise ça. Déjà c'est pas facile d'être à la rue mais si en plus de ça on te colle une pancarte. Ça l'est encore moins. Tu sais, je préfère rentrer dans le tram que les gens s'écartent parce qu'ils ont peur du chien que parce que je pue ou que j'ai un pantalon tout crado. Ça j'aime pas et heureusement à la MASS, je peux prendre deux douches par semaine. Parce qu'au début, je me suis vraiment laissé aller crado clodo quoi, pompes niquées, ABL toutes ouvertes, plus grunge. Là maintenant, je préfère ça, même si c'est pas très à la mode mais c'est très solide et comme j'aime bien marcher, c'est parfait. »
(Chris)

D'autres arborent des marques et font remarquer qu'on ne les prend alors pas pour des gens de la rue :

« Ben, tu sais hier, c'est la première fois que je faisais la manche et j'ai eu 20 centimes dans ma poche. Les gens quand je fais la manche, ils regardent comme je suis habillé et ils voient que j'ai des marques, un Levis, un Lacoste. Et ça veut dire quoi, c'est parce que je suis bien habillé, que je me lave, que je suis toujours propre sur moi, que j'ai plus d'argent que toi. Je me rabaisse, je me rabaisse quand je fais ça. J'aime pas, c'est me rabaisser aux gens. Je préfère encore voler que de prendre le risque de refaire ça. » (Marc)

Ne plus avoir l'air d'être dans la rue est un signe pour eux d'une volonté de réinsertion et de ne plus se distinguer des autres, de ceux qui les ont tant dévisagés, de ceux dont ils se sont

tant sentis exclus. Au point que si l'un d'eux se sent soupçonné d'être reconnu, il risque de ressentir une forte angoisse. C'est aussi une manière de signifier qu'ils n'ont plus le même statut qu'avant.

« Parfois ça se voit que je vis dans la rue et je préfère dire que je suis un globetrotter parce que moi je ne pourrais pas rester pieds nus avec mes pantalons tout déchirés et tituber sur la rue. Je peux pas quoi, moi le regard des autres sur moi, 'fin, quand je rentre dans le tram, les gens ils te braquent comme ça et si c'est pas l'un qui tourne la tête c'est l'autre. Mais c'est surtout de me demander ce que ce type il pense et une fois que je commence à me prendre la tête là-dessus, je descends au prochain arrêt sinon dans ma tête ça commence à faire zzzzzzt et je pète une case dans ma tête. » (Chris)

Comme Chris, ces jeunes voient leur passé dans la came de manière si négative qu'ils ne supportent plus qu'un rapprochement soit fait entre eux et cette période représentée par le pantalon déchiré et le fait de tituber dans la rue. Ils ont changé et tout le monde doit le savoir : c'est l'attitude et l'habillement qui en sont les médiateurs, surtout quand ils renouent avec des pratiques de la rue comme la manche.

L'angoisse peut aussi survenir lorsque ces jeunes pensent que la société qui les a exclus réclame en plus son dû, après qu'ils aient fait l'effort de changer. C'est souvent l'incompréhension lorsque des années après des comportements infractionnels, ils se voient réclamés par la justice pour effectuer une ou plusieurs peines de prison. Lorsqu'ils sont dans l'incertitude et l'attente de la sanction, ils échafaudent toutes sortes de plans dont le plus évoqué est celui de la fuite vers un autre pays. Comme Martin, ces jeunes ont beau tenté de faire table rase du passé, leur ancienne dépendance à la came refait surface. Ils expliquent ainsi qu'ils ne parviennent pas à tirer un trait sur la consommation de drogue parce que leurs difficultés semblent toujours se prolonger à l'infini.

« Non, non, prison, prison ! Ils ne veulent pas le bracelet, ils veulent de la prison. 56 mois, ben, ouais ça tu n'y échappes pas. Ils reviennent avec des trucs de 2005-2006 quand j'avais 19 ans et ils te jugent comme si tu en avais 18 alors que t'en as 25. Je ne sais pas moi, aujourd'hui, je pense plus comme avant quand j'avais 18-19 ans. Je vais dire, c'est ça qu'ils ne comprennent pas. » (Marc)

Ces jeunes se disent à la fois victimes mais aussi responsables de ce qui leur arrive. Ne serait-ce pas là une des raisons de cette angoisse persistante ? Le sentiment d'être une victime ne date pas de la condamnation judiciaire mais il est bien plus profond et lointain. L'ensemble des récits de vie récoltés met en évidence leur sensation d'avoir toujours payé fortement le prix d'une jeunesse gâchée par des facteurs qu'ils n'avaient nullement provoqués : abandon familiale, parents violents, parents toxicomanes, etc. C'est pour cette raison que, même s'ils assument leurs actes, ils tentent la fuite. Une fuite qu'ils ont déjà entamée depuis longtemps en passant par l'héroïne et en continuant avec la cocaïne. Mais est-ce réellement fuir ou ne serait-ce pas faire face autrement au dénuement affectif et au manque de sécurité que de s'être dirigé vers la consommation de drogues ? Les parcours de ces jeunes montrent que la consommation d'héroïne et de cocaïne n'est pas toujours de l'ordre de la mort mais peut également être un acte de résistance pour exister. Même si certains parlent d'un suicide à longue échéance par l'injection de cocaïne, ils tentent notamment à travers leur apparence physique et leurs attitudes de se donner une chance de se maintenir en vie.

Ces jeunes cocaïnomanes sont très souvent des consommateurs solitaires car la cocaïne a un côté « parano » et leur quotidien reste plutôt sombre. Tous ajoutent qu'une consommation « en groupe » signifie, pour eux, une consommation en duo, avec une personne dont ils peuvent prévoir les réactions sous l'influence de la cocaïne. Les plus expérimentés font en sorte qu'après le flash, la descente – qui ne semble pas des plus magiques – soit estompée avec un médicament contre l'anxiété.

« Moi, c'est tout seul quand je suis avec mon chien, jamais en groupe, à deux mais pas plus. Et même, pour moi, la cocaïne c'est une drogue de solitaire. Je me mets dans un parc tranquille et je fais ça discrètement. Je profite bien, je suis tranquille, je suis avec mon chien et je joue avec mon chien. » (Chris)

Les jeunes cocaïnomanes rencontrés semblent assez bien informés sur les risques liés à l'injection et ils consomment le plus souvent avec du matériel propre qu'ils se procurent dans les différents comptoirs d'échanges de seringues à Bruxelles. Le seul moment où des risques d'infection sont pris, c'est une fois encore quand ils consomment avec un membre de leur famille, dans les mêmes circonstances que pour les jeunes héroïnomanes injecteurs. Une prise de risques qui a valu à l'un d'eux de contracter l'hépatite C et le VIH avec son frère.

« C'est important d'avoir du matériel propre pour ne pas rester malade. Avant, je n'étais pas malade et j'ai fixé avec quelqu'un qui lui était malade, mon frère, mais il ne me l'avait pas dit, j'ai pas changé la seringue et peut-être qu'il m'a donné un peu de sang et je sais pas moi mais je suis aussi malade. J'ai l'hépatite C et le VIH, j'ai fait le traitement et je suis suivi par un hôpital. Quand j'ai su, j'étais triste, je ne sais pas, j'sais pas expliquer ça, j'étais très stressé et pas content avec moi de ne pas avoir fait attention à ça. Et maintenant c'est trop tard, j'ai déjà la maladie. Ce n'est pas la faute de quelqu'un d'autre, c'est la faute de moi-même. Mais tu sais tu veux vite faire et tu penses jamais que ça va t'arriver alors que tu sais que c'est risqué. Maintenant, j'ai peur de faire quelque chose à quelqu'un comme on me l'a fait à moi alors je change, je change, je change toujours même si je suis pressé de consommer. » (Jacinto)

Les jeunes injecteurs cocaïnomanes ont, dans un premier temps, la sensation de dominer à nouveau leur vie, même s'ils sont toujours consommateurs. La méthadone et la prise de cocaïne donnent un semblant de liberté face à la dépendance qu'entraînait l'héroïne. Toutefois, les risques liés à l'injection d'un produit sont toujours présents et peuvent entraîner de graves maladies, comme dans le cas de Jacinto. Dans un second temps, la lassitude face à un corps qui se désagrège pèse tout de même sur le moral de ces jeunes et les renvoie à cette question qu'ils ne cessent de se poser : Comment envisager autre chose que l'injection de cocaïne pour faire face à mes problèmes ? Si ces jeunes se sentent et se disent moins pris par la dépendance physique au produit, ils sont toujours en questionnement face à la dépendance psychologique dont ils craignent qu'elle les tue un jour ou l'autre.

« La cocaïne, c'est un suicide à long terme. Je me suis rendu compte qu'elle ne m'embêtait pas mais qu'elle ne me faisait pas du bien parce qu'elle me tue à petit feu. » (Chris)

VII. Conclusion

A l'issue de cette recherche qualitative, le sens de l'injection trouve en partie une réponse dans les discours de ces jeunes en mettant en évidence que s'injecter un produit arbore des représentations différentes au sein des biographies toxicomaniaques.

Dans un premier temps, les jeunes utilisent la drogue comme une tentative sans lendemain et ils explorent tout ce qui se fait de la fumette de cannabis à celle de l'héroïne. Aucun d'entre eux n'imagine s'ancrer dans l'utilisation d'une drogue telle que l'héroïne ; ils ne se considèrent pas toxicomanes. Ils sont en révolte et non en rupture avec ceux qu'ils identifient comme responsables de leur mal-être : les membres de la famille naturelle et les institutions comme l'école ou la police. Dans cette phase, l'injection peut être expérimentée une seule fois ou pas du tout car les jeunes voient l'injection comme un attribut de la dépendance et non d'émancipation ou de liberté. Certains jeunes pensent que renouveler l'expérience de l'injection, ou d'autres la pratiquer une première fois, reviendrait à quitter un enfermement pour un autre. L'injection est connotée de manière populaire comme un voyage sans retour avec aucune perspective de choix, ce à quoi ces jeunes tentent d'échapper.

Dans une seconde phase et pour de multiples raisons, ces jeunes vont être en rupture avec le monde de la norme sociale et tenter de survivre dans celui de la non-conformité. Etant de jeunes consommateurs de drogues, ils puisent dans la consommation les moyens d'oublier un laps de temps les griefs du passé, la solitude et l'angoisse de cette nouvelle vie et ils y créent leur nouveau réseau social. Ils vont petit à petit se tourner vers l'héroïne en fumette, une pratique qui, selon eux, ne les identifie pas encore comme toxicomane mais qui peu à peu les fait parvenir à la consommation réitérée par injection. Malgré sa mauvaise réputation, le cap de l'injection est passé pour des raisons instrumentales. Ils ne recherchent pas l'expérience mais à faciliter le rapport qu'ils entretiennent avec leur accoutumance à la came dont l'injection est un instrument de choix. Avec le temps, la consommation d'héroïne et non sa méthode de prise va être identifiée comme une contrainte de plus en plus oppressante.

C'est dans une troisième phase qu'ils vont vouloir en terminer avec la came. Ces jeunes vont mettre en place des méthodes pour enrayer la dynamique de la dépendance à l'héroïne. La

majorité d'entre eux utilisent la méthadone qu'ils vont avaler ou s'injecter. Alors que les injecteurs ne reliaient plus l'injection à leur problème de dépendance, ils remettent en question cette idée en prenant de la méthadone. Contrairement à l'action d'avalier de la méthadone, son injection leur procure de nouvelles sensations et provoque un sentiment de révolte auprès de ceux qui la pratiquent. Ils expriment alors l'utilisation de la méthadone par l'association d'idées paradoxales reprises sous les termes de drogue licite. En effet, ils apprécient la méthadone car elle peut être obtenue légalement et redonner, pour un instant, la sensation de dominer à nouveau leur vie. Ils comprennent aussi que son effet par l'injection les rend accros non seulement à une substance mais aussi à une méthode, d'autant qu'ils y ajoutent une utilisation quotidienne de came. Ils parlent alors d'une triple dépendance. C'est par cette contradiction que certains vont mettre un terme à la consommation d'héroïne et privilégier la méthadone. Un seul des jeunes rencontrés, ayant pris en compte le risque précité, a choisi le sevrage sec sans traitement de substitution.

D'autres ont certes arrêté l'injection de came pour la méthadone mais ils procèdent en plus à l'injection de cocaïne. Pour ces derniers, l'utilisation de ces deux substances permet de croire qu'ils ont regagné la possibilité de vivre libre car l'une est obtenue dans la légalité et l'autre ne s'utilise qu'en cas de coups durs. Cependant, c'est leur rapport à la méthode, celle de l'injection, qui les laisse penser qu'ils sont encore dans un engrenage de dépendance. Car certes, ils consomment des substances qui ne leur font pas perdre totalement pied mais elles nécessitent toujours d'être injectées. C'est ici que doit pour eux s'opérer un travail de réflexion et de désintoxication physique, pour la méthadone, mais surtout psychologique, pour les deux, dans ce contexte d'usage de drogues en injection.

Le but premier de cette recherche était de présenter le parcours de vie de jeunes injecteurs et leurs récits ont montré le sens que revêt l'injection dans leur existence. Une existence ponctuée par la consommation de drogues non pas dans le but de se détruire gratuitement mais parce qu'au départ, ils ont envie de vivre et de croire en leur vie. Alors que l'injection de drogues est vue par les non-initiés comme un élan morbide, ils font comprendre qu'il s'agit de trouver dans cet artifice le moyen de survivre aux blessures et de prendre sa place dans un monde où l'on croit que ce sera possible. Les jeunes qui ont participé à cette recherche ont tenté de prouver que leur cerveau n'était point inanimé et qu'ils avaient encore des choses à dire et à nous apprendre. C'est ce qui fait d'eux des êtres présents et dont le discours ne peut laisser indifférent.

VIII. Bibliographie

BABOULENE, N., *Pratique d'injection dans l'espace festif alternatif*, GROPHITI CIRDD Midi-Pyrénées dans le cadre du dispositif TREND et l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies, 2008.

BECKER, H.S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Editions A.-M. Métailié, 1985 (trad. fr. J.-P. Briand J.-M. Chapoulie ; éd. originale 1963).

BERGERON, H., *Sociologie de la drogue*, Bruxelles, La Découverte, 2009.

COPPEL, A., « La drogue, objet sociologique non identifié », *La Revue Internationale des Livres et des Idées*, 2009, pp. 1-6.

CORMIER, D., ROCHON, J.-P., « L'errance, la toxicomanie et l'estime de soi chez les jeunes », *Revue québécoise de psychologie*, 1988, vol. 9, n° 1, pp. 111-117.

FAUGERON, C., KOKOREFF, M., « Mise en perspective des recherches en France », *Sociétés Contemporaines*, 1999, n° 36, pp. 5-18.

GERVASONI, J.-P., GADIENT, N., *Etude des jeunes consommateurs de drogues dures à Bienne et à Berne*, Institut universitaire de médecine sociale et préventive de Lausanne, 2009.

GOFFMAN, E., *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 2010 (trad. fr. A. Kihm, 1975 ; éd. originale, 1963).

GRUENAI, M.-E., « Appliquer l'anthropologie au domaine de la santé. Entre recherche et expertise », *Bulletin de L'A.P.A.D.*, 1994, n° 8, pp. 1-10.

GUICHARD, A., FOURNIER, V., MICHELS, D., GUIGNARD, R., « Réduire le risque d'infection par l'hépatite C chez les usagers de drogues : la piste de la prévention du passage à l'injection », *La Santé de l'Homme*, 2010, n° 409, pp. 7-10.

JAMOULLE, P., *Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines*, Bruxelles, La Découverte, coll. « Collection Alternatives sociales », 2009.

JAMOULLE, P., *Drogues de rue, récits et styles de vie*, Bruxelles, De Boeck Université, coll. « Oxalis », 2000.

MACQUET, Cl., *Toxicomanies et formes de la vie quotidienne*, Liège, Mardaga, coll. « Psychologie et Sciences humaines », 1992.

OLIVIER de SARDAN, J.-P., « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Les Journées du Tam Dao*, 2007, pp. 24-52.

RAEDEMAEKER, A.-Fr., MALLQUI MERINO, X., *Renfort de l'offre de soins du comptoir d'échange de seringues et travail de rue en Région de Bruxelles-Capitale. Jeunes injecteurs en région bruxelloise*, Rapport d'activités, Bruxelles, a.s.b.l. DUNE, 2010.

ROY, E., MORISSETTE, C., HALEY, N., GUTIERREZ, N., ROUSSEAU, L., DENIS, V., « Pourquoi commencer ? L'initiation à l'injection de drogues selon les jeunes de la rue », *Drogues, Santé et Société*, 2006, vol. 5, n° 1, pp. 45-76.

ROY, E., NONN, E., HALEY, N., MORISSETTE, C., « Le partage des matériels d'injection chez les jeunes usagers de drogues injectables de Montréal », *Réduction des risques et des méfaits*, 2003, vol. 2, n° 1, pp. 1-19.

ROY, E., NONN, E., HALEY, N., MORISSETTE, C., DENIS, V., ROUSSEAU, L., GUTIERREZ, N., *Projet de prévention du passage à l'injection de drogues chez les jeunes de la rue*, Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, 2007.

SACRE, C., DAUMAS, C., HOGGE, M., *Recherche-action sur les besoins et l'offre de services à destination des usagers de drogues par injection en Région wallonne*, Bruxelles, Eurotox - Modus Vivendi, 2010.

XIBERRAS, M., *La société intoxiquée*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.